La Revue Théâtrale

Vente et Abonnements
14, Rue des Minimes
PARIS
Nouvelle Série : N° 45
Prix net : 1 fr. 50
Etranger : 2 fr.

L. GEISLER

Mlle SANDRINI

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **14, Rue des Minimes,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ALCANTER DE BRAHM. — GABRIEL BERNARD. — HENRY CÉARD. — ALBERT DAYROLLES. — HENRY EYMIEU. — HENRY FRANSOIS. — FÉLIX GALIPAUX. — GUSTAVE KAHN. — CH. BERT. — MAURICE LEFÈVRE. — CAMILLE LE SENNE. — JULES MARTIN. — THÉODORE MASSIAC — Mme NANCY-VERNET. — STANISLAS RZEWUSKI. — CAMILLE DE SAINTE-CROIX — HENRI SECOND. — ADOLPHE THALASSO. — WILLY. — HENRY WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

ADOLPHE COSSARD. — ED. FOURNIER. — HOFFBAUER. — MAURICE DE LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — LUCIEN MÉTIVET, etc.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 45

Chronique de Quinzaine	EDOUARD GAUTHIER.
Miarka	CHARLES BERT.
La Marche Nuptiale	CAMILLE LE SENNE.
Bertrade	HENRI WELSCHINGER.
Fred	GEORGES FRAPPIER.
Volcan d'Amour	THÉODORE MASSIAC.
Concerts	CŒLIO.
Revue des Critiques	ALBERT DAYROLLES.
Théâtre dans le Monde	NANCY-VERNET.
Vingt ans de théâtre	CHARLES AKAR.
Théâtres à coté	HENRY FRANSOIS.
Sports	JEAN DYDE.
Les Tréteaux de la Mode	ALINE GRENET.

Lion Fleurs

2, Bd de la Madeleine — Tél. : 247-25

Fleuriste appréciée de Tout-Paris, pour les Fiançailles, Mariages, Réceptions, Théâtres, Artistes.

Premières à forfait pour les Auteurs

PRIX MODÉRÉS

EXPÉDITIONS EN PROVINCE

POUR OBTENIR UNE **BELLE VOIX** employez **LA PÂTE AU MENTHOL CHANTREL**

FACILITE LA RESPIRATION · ÉCLAIRCIT LA VOIX

RENFORCE LE TIMBRE

en supprimant toute fatigue des cordes vocales et toute sécheresse de la gorge

Adoptée par les principaux Artistes et Chanteurs

Pharmacie BORDELET · 39, Rue de Clichy

et pharmacies

ARTISTES !!! avant d'entrer en scène,

Si vous souffrez de **NÉVRALGIES, MIGRAINES,**

Prenez les **Cachets de Névropyrol**

Pharmacie Montméat, 36, rue Saint-Roch, PARIS

SEUGNOT

CONFISEUR

Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes

BONBONS

CHOCOLATS, DESSERTS

28, Rue du Bac

PARIS

TÉLÉPHONE : 729-71

POUR OBTENIR UNE

BELLE POITRINE

faites usage des *Pilules Orientales* qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint **sans grossir la taille.** Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les

PILULES ORIENTALES

conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice : France et Etranger **6 f 35** (contre remboursement **0 f 15** en plus). Ecrire à **M. J. RATIE,** Pharmacien, 5, Passage Verdeau, PARIS, 9e. (Renseignements gratis).

DÉPOTS : *BRUXELLES*, Phcie St-Michel, 15, Boul. du Nord ; *GENÈVE*, Phcie CARTIER & JORIN, 12, Rue du Marché.

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE

Plus de cheveux blancs

CONCENTRÉ WILSON

Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50. TAVERNIER, Chim.-Pharm. 42, quai Fulchiron, Lyon.

Émile BAUDRY 86, Fg St-Denis PARIS

CRISTALLIER *en face la rue Paradis* Tél. 413.04

fait tous les

Rassortiments de Cristaux

anciens, modernes, pièces montées en métal, bronze, argent et or.

Nouveau ! Sensationnel ! Plus de Maquillage

CRÈME INFAILLIBLE

Garantie hygiénique et sans glycérine

L. BERNHARD, 10, Rue des Pyramides

Mme DE LA LANDE Leçons de dessin et de peinture. S'adresser par correspondance 77, rue des Martyrs. Prix modérés.

L'**IODHYRINE** du Dr DESCHAMPS est le spécifique par excellence de

L'OBÉSITÉ

produit sérieux, donnant des **résultats immédiats,** sans action nocive sur le cœur, l'estomac et les autres organes. — Ne provoque pas d'éruptions — Absolument inoffensif. — Dissout simplement les tissus graisseux sans laisser de rides.

La boîte de 60 cachets pilulaires (traitement complet) 10 fr. franco contre mandat adressé à **M. LALEUF,** pharmacien-chimiste de 1re classe, 2, avenue Dauphine, Orléans (Loiret). — *Renseignements sur demande*

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **250** MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*

Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse) :*

— *6, rue de Sèvres.*

PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : **3 1/2 0/0**, net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger). — **Souscriptions sans frais.** — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.). — **Escompte et Encaissement de Coupons** (Français et Etrangers). — **Mise en règle de titres.** — **Avances sur titres.** — **Escompte et Encaissement d'Effets de Commerce** — **Garde de Titres.** — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages.** — **Virements et chèques** sur la France et l'Etranger. — **Lettres de crédit et billets de crédit circulaires.** — **Change de monnaies étrangères.** — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois : tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

77 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 458 agences en Province, 2 agences à l'étranger (Londres 53, Old Broad Street, et Saint-Sébastien (Espagne) : correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

La Revue Théâtrale

se charge de l'impression de tous

PROGRAMMES

AFFICHES, etc.

pour tournées en province et à l'Étranger.

Conditions spéciales à MM. les Artistes

PRODUITS ANTISEPTIQUES

AU **PYOLUÈNE**

Savon désodorisant, supprime les rougeurs, dartres, boutons, etc.

Dentifrice, blanchit les dents, raffermit les gencives et purifie l'haleine.

L. PIOT & Cie, 7, rue d'Argenteuil, PARIS

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 45. Novembre 1905. — 1.

La Revue T.M. Théâtrale

Bimensuelle

L. GEISLER, *Directeur-Administrateur.*

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger..... 48 fr.

Le Numéro

France..... 1 fr. 50
Etranger..... 2 fr. »

Rédaction

60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXe)

ED. GAUTHIER, *Rédacteur en chef* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction*

Photographies STUDIA-LUX

Direction & Administration :

14, Rue des Minimes — PARIS

ARM. GEOFFROY, *Secrétaire*

Pour Abonnements, Vente et Publicité
S'adresser 14, rue des Minimes
PARIS (IIIe)
Téléphone 249-94

Chronique de Quinzaine

Du dénouement en coup de pistolet. — THÉATRE-SARAH-BERNHARDT, *reprise de* Pour la Couronne. — ODÉON ; Madelon, *un acte en vers, de M. Edmond Guiraud ; reprise de la* Souris.

L'argent et le suicide deviennent le facteur important et la conclusion à la mode de notre dramatique ; on les réitère avec une manière d'inconscience fort solennelle et fort ridicule. Jamais on ne remua plus puérilement de millions au théâtre, jamais on n'y brûla tant de poudre pour si peu d'idées. Et, chose regrettable, cette dernière critique ne s'applique ni aux infériorités explosives du *Tour du monde*, ni aux pétarades de la *Jeunesse des Mousquetaires*, non plus qu'au coup de pistolet du *Maître de Forges*, mais au procédé éclatant, chaque soir, au Gymnase, au Vaudeville, à la Renaissance, scènes de meilleur chic.

La fortune comme but, le revolver comme dénouement : tels sont les motifs où se rencontrent les auteurs cotés, qui changèrent l'objet distrayant du théâtre pour nous enseigner la vie-nature. Pour comble, la clientèle de personnages qu'ils agitent, entre cette visée vulgaire et cet expédient qui rompt les situations sans les conclure, passe ses actes soit à nous jeter des louis à la figure, soit à nous décortiquer les combinaisons financières les plus suavement malhonnêtes, les hypocrisies les plus décevantes, les passions les plus égoïstes, sous un vernis qui ne les excuse en quoi que ce soit.

A l'Odéon, Le Hagre, adultère fieffé, agrippe lentement, sous le couvert d'une procédure reçue, toute la dot de sa femme. Au Gymnase, les acteurs de la *Rafale* ont des mille francs plein la bouche ; les sommes qu'alignent leurs répliques atteignent certainement, au troisième acte, le milliard escompté par un critique spirituel, et le Chaceroy-gentilhomme qui ose détailler ses manigances de jeu à sa maîtresse se montre, par cela, tout à fait digne d'accepter ses subsides ; sa cervelle saute assez illogiquement, après cette révélation assez honteuse. — Au Vaudeville, Crissé, autre gentilhomme, de la *Belle Madame Héber*, ne tendait, mêmement, qu'à faire panser ses contusions de baccara, alors qu'un amant de l'héroïne réclamait inélégamment la fin de ses maux aux roues d'un omnibus. L'omnibus éloigné, suicide de Mlle Grâce de Plassans, dégoûtée d'un amant grossier dont elle fut fière, parce qu'il a détourné deux cents francs pour jouer la *Marche nuptiale* sur

La Souris. — Cl. Mathieu-Deroche.

Mlle Lély (Marthe), la Souris. — Mme Verneuil (Clotilde) — M. Gaston Séverin (Max de Simiers).

M. Escoffier (Clitandre) — M. Decard (d'Astagnac) — M. Sterny (Champagne)

un piano à lui. — A la Renaissance, après M. Piégois, dans ses exercices de Casino, voici un duc de haut lignage et portant beau, mais endetté, mais voleur de sa fille, qui, serré entre les sollicitations d'un gendre taré, mais millionnaire et les avances d'une rouleuse embarronnée, s'évade par une pirouette dans la mort.

Sommes-nous assez loin du romantisme qui se repaissait de sa mélancolie ! Afin de nous récréer, le théâtre ne trouve que l'exagération du mauvais de la vie ; il se cantonne maniaquement dans les boudoirs d'une société pourrie sous son fard ; il dédaigne l'idéal comme une allégorie sans profondeur, alors qu'il est le rêve de l'âme.....

Pour la Couronne, drame en vers de M. François Coppée, a été tiré d'un oubli de dix ans par le hasard qui l'a remonté au théâtre Sarah-Bernhardt. Dix ans, cela compte sur le souvenir d'un drame, si bien, qu'à la première représentatation, certains qui ne furent pas au succès de la pièce, jadis, en Odéon, purent croire à quelque épilogue de *Par le Fer et par le Feu*. Cette illusion venait, sans doute, de ce que le décor et le costume prêtés à la farouche aventure des Brancomir avait — c'était inattendu — grand rapport avec le cadre et le vêtement de l'épopée plus moderne de Krétuski, sous Jean Casimir.

Pour la Couronne, c'est tout à fait le type de la tragédie d'Odéon — ainsi que le disait Henry Fouquier, au temps où la tragédie avait encore quelques soirs au second Théâtre-Français — de la tragédie dont l'allure noble et large dissimule la bâtisse simpliste, dont la forme grandiloquente couvre pompeusement l'invraisemblance. Cette pièce de théâtre coule en très beaux vers, et elle tient au moins deux scènes merveilleuses : celle qui fait se battre les Brancomir, la nuit, sur un plateau des Balkans déjà guetté par l'ennemi rôdeur, et puis la dernière du drame qui montre Constantin attaché, innocent, au socle de la statue de son père, l'infâme.

L'interprétation de l'Odéon réunissait Albert Lambert, en évêque-roi, M. Pierre Magnier, débutant dans Michel, M. Fenoux qui dépensait dans Constantin une fougue depuis calmée. Bazilide, la traîtresse, c'était Mme Tessandier, et Mlle Wanda de Boncza trouvait dans la sauvage et dévouée Militza le plus joli rôle de sa carrière commençante. Au Théâtre-Sarah-Bernhardt, Michel Brancomir est superbe sous les traits de M. Philippe Garnier, M. Albert Darmont fait de Constantin un rôle un peu trop précieux. M. Calmettes figure Benko, le tentateur, Mme Tessandier garde, ici, merveilleusement reproduit, le type de Bazilide qu'elle créa ; pour Mlle Cormont, trop habituée aux belles robes, elle ignore tout de ce que pouvait être une bohémienne de camps.

Autrefois, un acte en vers représenté à l'Odéon prenait l'importance d'une première décisive pour le jeune auteur agréé, et tels *Passant* ou *Jean-Marie* sont là pour témoigner de la sollicitude agissante des directeurs de jadis.

Aujourd'hui, timidement, clandestinement, on monte les actes odéoniens, on dirait avec le seul souci d'étouffer les buccins de la publicité, et il est fâcheux que la *Madelon* de M. Edmond Guiraud ait souffert de cet état de choses. La pièce eût sans doute gagné devant une salle de répétition générale les bravos que lui décerna, dès la première, un public non prévenu... Le marivaudage dramatique de M. Edmond Guiraud a, en effet, conquis les suffrages désintéressés des spectateurs, et cette gentille victoire emportée dans un combat mal disposé comptera certainement dans la carrière du jeune auteur.

Mlle Madeleine Acézat (Madelon). — M. Escoffier (Clitandre)

Madelon est fort bien jouée par MM. Escoffier, Décard et Sterny, néanmoins, il faut noter plus spécialement le sûr talent d'une brune et souple comédienne, Mlle Madeleine Acézat, dont c'étaient les débuts sur le second Théâtre-Français.

De Pailleron, l'Odéon n'a trouvé rien de mieux à reprendre chez lui que la *Souris* dont la réussite aux Français fut relative. Larroumet ne voulait rien voir, sous ce titre, qu'une pièce de « touche lourde », une erreur excusable après le *Monde où l'on s'ennuie*, l'*Age ingrat* et l'*Étincelle*, et, dans son discours de réception à l'Académie, M. Paul Hervieu ne put saluer cet ouvrage que d'un banal : « où son talent fut supérieur à son succès ». On sait le sujet.

Max de Simiers, beau garçon un peu vieilli retiré sur ses terres, s'éprend presque d'une comtesse polonaise de son voisinage, et celle-ci, sans se montrer indifférente au survenant, ne laisse pas trop prendre son cœur, car elle est encore en puissance d'un vague mari... Autour de la comtesse Woïska, vit, toute menue, toute silencieuse, une petite fille à laquelle personne ne prête attention, qui aime Max, et que, pour rire, l'élégant fait pleurer un peu. Cependant, c'est cette ingénue qui le gagne, lui, l'éprouvé...

Mlle Reichenberg tint adorablement le rôle de Marthe. Se rappelle-t-on la manière qu'elle prenait pour faire le récit un peu mélo de la mort de sa maman ? et son « je m'appelle Mlle de Moisand » si gentiment indiqué, quand Max, par ironie, la nantissait d'une poupée, dans une loterie de salon. Là, Maxime Vitu reconnaissait à la voix de Mlle Reichenberg une qualité cristalline aussi tenue que celle « d'une corde de luth frôlée par l'aile d'une libellule ou de la reine Mab ». — Simiers était joué par Worms ; on y eut préféré Delaunay, qui, d'abord, le devait tenir. La personnalité de Mlle Bartet s'estompait dans le rôle sacrifié de la comtesse. Mlles Broisat et Samary représentaient deux évaporées ; elles donnaient la note pittoresque dans l'ouvrage, et il y eut des puritains pour trouver que leur discours était bien osé pour la Comédie. Il n'est rien qui vieillisse si tôt que l'esprit des planches ; ce langage est devenu très innocent, comme innocente nous semble la *Souris* modernisée dans un salon blanc, avec M. Séverin, qui est distingué, Mme Verneuil qui ne manque pas de noblesse et Mlle Lély qui se montre très fine et très gentille.

A la Comédie, les trois actes de la *Souris* s'écoulaient dans un chalet des bords de la Loire, de goût japonais, et qui, cependant, reproduisait la villa de M. Claretie, à Viroflay. La première fut retardée à cause de coupures du dernier moment, parmi lesquelles un soiriste facétieux signalait la présentation que la comtesse faisait de Max, par ce mot : « Voici mon gendre ». En ce temps (1887) des affaires de famille troublaient, à l'Elysée, les affaires de France. Le « gendre » eût paru cruel...

EDOUARD GAUTHIER.

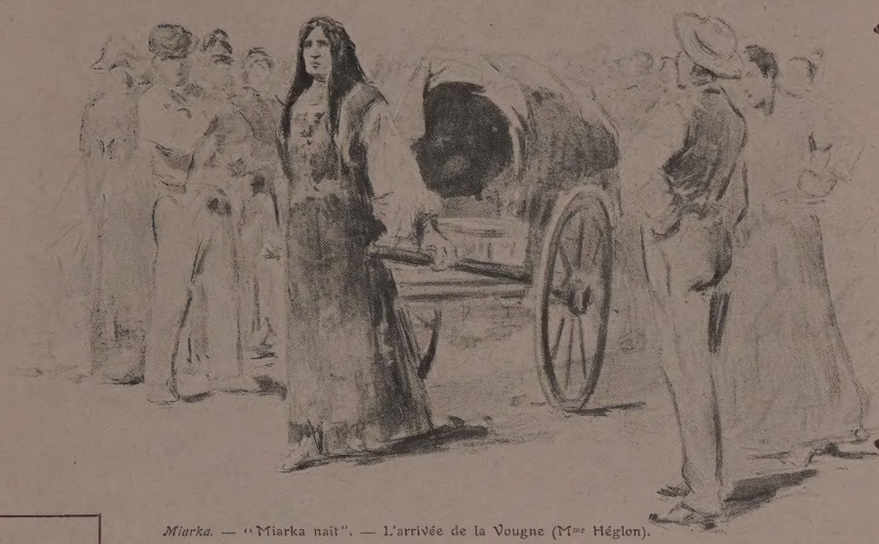
Mlle Madeleine Acézat (Madelon). — M. Decard (D'Astagnac)

Clichés Studia-Lux.

OPÉRA-COMIQUE

Comédie musicale en quatre actes (dont un prologue) et six tableaux, poème de M. Jean Richepin, musique de M. Alexandre Georges.

MIAR-KA



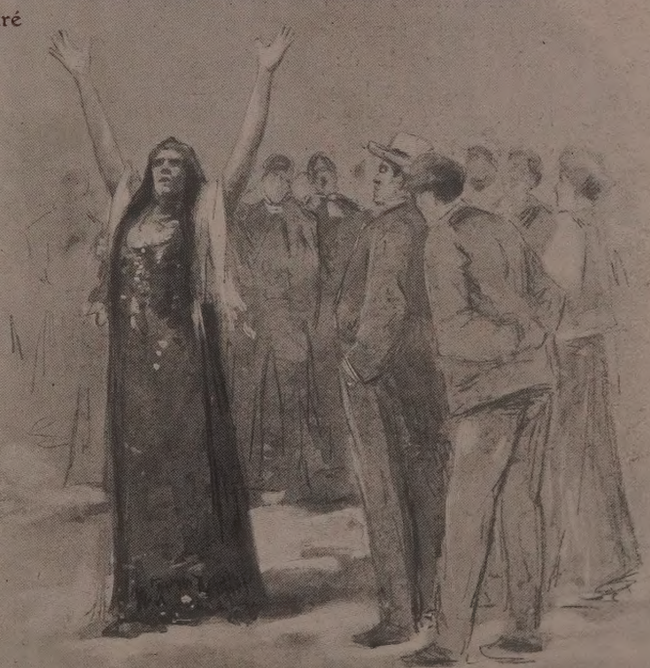
Miarka. — "Miarka naît". — L'arrivée de la Vougne (Mme Héglon).

JEAN Richepin s'est senti attiré vers les bohémiens qui parcourent le monde, le long des grands chemins, semblables aux conquérants des temps historiques, toujours à la recherche du nouveau, de l'imprévu. N'y a-t-il pas, en effet, quelque amour de l'infini dans l'âme de ces gens qui vont toujours en avant, sans s'attacher nulle part, comme ces grands oiseaux du ciel que l'on voit traverser les sphères éthérées avec des ailes frémissantes, qui jamais ne se posent et qu'appellent désespérément les volatils rampants de nos fermes, tandis que, les dominant de toute leur majesté, ils s'en vont loin, très loin, vers les horizons libres et les rivages lointains? La petite bohémienne Miarka, qui, patiemment, attend, pendant dix-huit ans, le Roi mystérieux, son futur époux, n'est-ce pas le symbole de l'âme humaine, aspirant aux cimes, à la gloire qui ne finira jamais ? Voilà sans doute l'idée dont sortit, il ya quelque vingt ans, le roman de *Miarka, la fille à l'ourse ;* son apparition fit quelque bruit : on contesta d'abord l'origine des chansons que chantait son héroïne ; on prétendit que ses vers étaient paradoxaux, car ils n'avaient ni rimes ni assonances et semblaient des transcriptions de chants du moyen âge. Le roman est demeuré néanmoins parmi les meilleurs du maître.

Un jour, en 1888, M. Jean Richepin apprit que ses chansons avaient inspiré un compositeur, alors inconnu : il le pria de lui en donner une audition qui l'enchanta et à la suite de laquelle il le présenta à l'éditeur Enoch ; les chansons de Miarka ne tardèrent pas à être inscrites au programme des concerts Colonne, Lamoureux et autres : elles y furent acclamées. Elles révélaient en effet un original talent de musicien populaire.

Quelques années après, M. Alexandre Georges écrivit les symphonies et les chœurs qui accompagnèrent le curieux *Axel*, de Villiers de l'Isle Adam, à la Gaîté ; puis la partition de *Charlotte Corday*, dont le succès ne fut pas à la hauteur du mérite. Il eut alors l'idée d'enchâsser dans une action dramatique les chansons qui l'avaient rendu célèbre et demanda à M. Jean Richepin de tirer une comédie lyrique de son roman ; le poète y consentit. Les années s'écoulèrent et c'est seulement au printemps de cette année que l'ouvrage fut terminé. Il fut reçu aussitôt par M. Albert Carré et vient d'être représenté avec un tour de faveur pleinement justifié.

Dans un village de la Thiérache où s'est égarée sa grand'mère — la Vougne — une vieille bohémienne au teint hâlé, Miarka est née, « elle a du sang de roi et sera reine un jour » ; la Vougne la baptise selon le rite de la tribu, en la plongeant dans la rivière et en la vouant au soleil, tandis que Gleude, le vagabond, l'innocent,



Miarka. — La Chanson du Soleil

Mme Héglon (la Vougne). M. Cazeneuve (le maire).

Dessins d'André Loir.

poursuit les oiseaux dont il reproduit sur sa flûte le langage, tandis que se disputent les laveuses et les vanniers et que les enfants de l'école épèlent gentiment *ba, be, bi, bo, bu*. Ce tableau est d'une grâce et d'une fraîcheur charmantes.

Dix-huit ans après, la Vougne et Miarka sont toujours au village picard, où le maire, épris, par curiosité scientifique, des bohémiens, leur a donné un coin de terre : Miarka a grandi ; elle s'est instruite des mœurs des gitanes ; elle a appris les nobles sentences des livres sacrés et les chansons de ses pères. Pourtant elle aimerait volontiers Gleude, le simple, devenu un homme, si la Vougne ne s'y opposait : seul le Roi promis par les tarots doit posséder le cœur de Miarka et Miarka se défend d'aimer Gleude. Alors pour consoler la petite gitane qui pleure, le paysage d'hiver se change en tableau printanier ; les pommiers poudrés à frimas deviennent roses de soleil ; les larmes sont changées en sourires ; accortes et légères les danseuses s'élancent, suivies de la troupe des Romanichels et de leur Roi, étincelant d'or, tout brillant, sur son cheval richement caparaçonné et traversant le monde pour aller chercher Miarka et en faire sa femme..... Miarka veut aller à lui, mais ses paupières sont closes et le rêve s'achève : le roi charmant s'en est allé sans la voir, son temps n'est pas venu encore.

Miarka. — IIe Acte. — " Miarka grandit ".

M. Jean Périer (Gleude). — Mme Marguerite Carré (Miarka). — Mme Héglon (La Vougne).

Mais Gleude l'aime toujours ; il ne la supplie plus ; il la brutalise à présent ; il la veut. Miarka, résolument, quoique à regret, le chasse. Elle succomberait pourtant, si la Vougne, prenant un parti extrême, obstinée en sa foi de l'avenir, ne mettait le feu à la chaumière et n'emmenait la jeune fille, par les chemins, à la rencontre du roi.

Mais les deux femmes sont trahies par leurs forces ; elles cheminent douloureusement dans le fracas de l'orage sur une affreuse route de la Champagne pouilleuse et se laissent choir, exténuées, sur un tas de pierres. Miarka est à bout ; elle va mourir, lorsqu'apparaît, en réalité cette fois, le cortège des Romanichels et le Roi, qui arrête sa monture, se baisse vers Miarka et lui offre, en présence de tous, l'anneau nuptial.

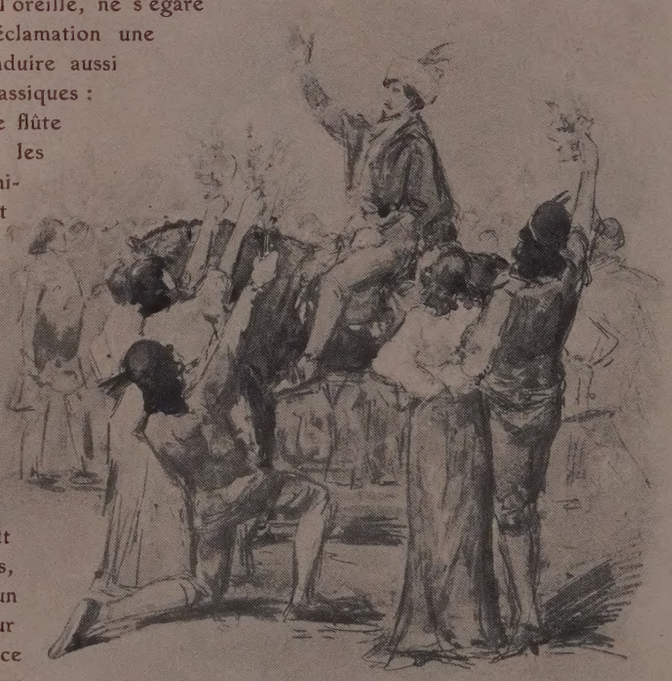
Miarka s'en ira avec le Roi, son époux, dans l'éclat d'une marche nuptiale et dans le triomphe de la foi et de l'amour, tandis que la Vougne, sa mission remplie, mourra sans regret.

Tel est ce conte, bien incertain au point de vue dramatique, mais écrit dans une langue poétique et pittoresque, émouvant et captivant, éclairé par des épisodes charmants, et sur lequel M. Alexandre Georges a écrit une partition dont le principal mérite est d'être sincère, de montrer plus de spontanéité que de recherche et de ne se revendiquer d'aucune école. Il va droit à son but, sans se soucier d'autre chose que d'exprimer franchement ce qu'il veut dire.

L'orchestration, toujours légère, toujours agréable à l'oreille, ne s'égare dans aucune innovation harmonique ; il y a dans la déclamation une recherche visible de la justesse ; les procédés, pour traduire aussi bien l'effroi que la pluie qui tombe, sont les procédés classiques : la trompette donne l'impression de l'orage et la petite flûte celle de l'éclair. Certes, l'abus des gammes chromatiques, les modulations arbitraires, l'accord en arpège de septième diminuée, tout cela ne nous apprend rien de nouveau et constitue des effets assez anciens, mais que le public, fidèle à ses goûts et aux traditions retrouve avec d'autant plus de plaisir que la musique moderne l'en a déshabitué.

La musique de *Miarka*, en somme, traditionnelle mais franche, dépourvue de vulgarité, ce qui est plus rare pour un compositeur qui se maintient dans les chemins battus, s'élevant même parfois avec une jolie expression, est d'une inspiration délicate et ingénieuse.

Il était fort difficile de faire de la partition de *Miarka* un tout d'une homogénéité aussi complète que si elle eût été conçue dans sa forme actuelle, et les célèbres chansons, y tenant forcément la principale place, arrêtent bien un peu l'action, qui semble n'avoir été imaginée que pour les encadrer : mais il faut reconnaître qu'en dépit de ce défaut, l'ouvrage est fort bien construit et que les auteurs



Miarka. — IIe Acte. — " Miarka s'instruit "

L'apparition du Roi (M. Lucazeau).

Dessins de André Lobr

Mme HÉGLON dans *Miarka*. Cl. Studia-Lux.

ont eu raison de penser que cet inconvénient devait céder devant l'avantage qu'il y avait à présenter au public une partition dont les pages principales sont déjà dans toutes les mémoires.

Au surplus, cet artifice est-il dissimulé du mieux qu'il était possible et contribue-t-il à faire de *Miarka* un spectacle fort aimable, renfermant tous les éléments d'un succès durable.

Miarka. — IIIe Acte.

M. Jean Périer (Gleude). — Mme Héglon (La Vougne). — Mme Marguerite Carré (Miarka).

L'interprétation de *Miarka* est fort brillante : Mme Marguerite Carré, avec le charme et l'attrait de sa voix pure, de son talent et de sa personne, chante et joue à ravir le rôle de Miarka. Elle a délicieusement filé la Chanson de l'Eau qui court et admirablement évoqué la petite gitane farouche et attendrie, orgueilleuse et poétique, comme une Lakmé nouvelle; l'ingéniosité de Miarka, la grâce mutine de l'enfant, l'éveil de la femme sont tour à tour merveilleusement traduits.

Mme Héglon a eu de belles attitudes dans le rôle de la Vougne; elle s'est drapée dans de beaux plis et s'est montrée l'habile tragédienne lyrique que nous connaissions. Mais elle se soucie parfois trop peu du ton et de la mesure, qu'une chanteuse ne devrait jamais négliger.

Quant à M. Périer, innocent sauvage, qui se transforme en faune lascif, en loup amoureux, caressant la main qui le frappe, puis se sacrifiant dans une soumission qui est encore une forme de l'amour, il a été tout à fait admirable, merveilleux comédien, musicien consommé aussi remarquable que dans ses plus belles créations de *Pelléas* et de *l'Enfant-Roi* ; M. Jean Périer a exprimé avec une précision et une puissance extraordinaires toutes les nuances du personnage.

M. Huberdeau a évoqué avec naturel l'instituteur et M. Cazeneuve s'est montré un maire correct et quelconque. M. Lucazeau, très ému, n'a pas donné au roi des Romanichels l'allure qui sied à ce mystérieux souverain; mais à un débutant on peut faire crédit, car il a le temps de prendre sa revanche. Mme C. Pierron a composé d'une façon discrète et intelligente le rôle effacé, mais assez difficile, de la sœur du maire.

Mme Mariquita a réglé, pour le ballet, des pas originaux, vibrants et légers, sur des rythmes petits-russiens et des refrains de Bohême et les chœurs souples, l'orchestre nuancé, sous la direction de M. Luigini, net et impeccable, ont assuré une parfaite exécution de l'ouvrage.

Mais que dire de la mise en scène tout à fait extraordinaire de M. Albert Carré, le seul dont le nom ne figure pas sur l'affiche, bien que sa collaboration ait apporté à *Miarka* un puissant concours ? Jamais il n'a imaginé quelque chose de plus prestigieux que cette transformation du deuxième acte, dans un décor blanc et gris, aux reflets de neige où s'endort ce coin de village qui abrite la Vougne et sa roulotte : Miarka rêve ; le décor s'obscurcit, puis s'éclaire ; la scène argentée de l'hiver et de la neige se fond sous le soleil d'un printemps fantômatique ; le vieux paysage renaît, fleuri, ensoleillé, radieux comme un matin de printemps. Les ombres flottent une à une, se précisent, s'éclairent ; dans la douceur des lumières d'or, le rêve de Miarka vit et se meut... On ne peut concevoir plus d'harmonie, ni plus de grâce ; les brumes du rêve ne peuvent être plus vaporeuses et les lointaines magies des danses du songe plus capiteuses !

Le décor du quatrième acte n'est pas moins admirable avec cette route âpre et sauvage, son ciel vert et rose dans la nuit finissante et sous les nuages qui passent.

Tout cela, joint au reste, constitue un adorable spectacle, dont bénéficieront le compositeur... et le public.

CHARLES BERT.

Dessins de A. Loir.

Miarka. — IIIe Acte. — "Miarka s'en va".

(Mme Héglon). — (M. Lucazeau). — (Mme Marguerite Carré).

La Mort de la Vougne et l'arrivée du Roi

La "Marche Nuptiale" au Vaudeville

C'est à l'auteur original, charmeur et troublant de la *Lépreuse*, de l'*Enchantement* et de *Maman Colibri*, M. Henry Bataille, un des tempéraments les plus sensitifs de la jeune génération d'écrivains de théâtre, que le Vaudeville a demandé une nouvelle étude de psychologie dramatique extrêmement fouillée : la *Marche Nuptiale*. Sujet tragique et lyrique, la chute d'une créature d'élite qui, pour avoir voulu placer son idéal passionnel au-dessus des conventions, retombe avec lui sur le sol, brisée, pantelante : l'éternelle et noble donnée des « Ailes d'Icare ».

L'héroïne est une jeune fille, Grâce de Plessans. Élevée à Aix dans une famille puritaine, elle a d'abord subi l'influence mystique, et rêvé d'être l'épouse du Christ, puis, en se rabattant sur l'amour terrestre, elle a juré de l'ennoblir. Elle veut échapper à la médiocrité ambiante des mariages d'intérêt, où les époux s'associent pour la gérance des intérêts matériels; elle rêve quelque chose de très pur et de simple : un amour qui se doublerait de tendre protection et d'affectuosité presque maternelle. Au collège d'Aix, il y a un humble professeur de piano, lauréat des conservatoires de province, Claude Morillot, qui ajoute à ses maigres appointements le produit des leçons données dans les familles. Il est gauche, timide, d'aspect souffreteux, destiné — comme Grâce le lui dit plus tard, trop tard ! — à une vie « petite, mais douce. » Pour le moment, elle s'auto-suggestionne. En vain, Claude lui-même, dans sa probité ingénue, la supplie-t-il de ne pas commettre une folie. Elle déclare à ses parents qu'elle veut devenir Madame Morillot, et, comme ils refusent un gendre aussi piteux, elle abandonne sans hésitations, sans regrets, sa famille, son rang social, pour suivre le pianiste à Paris — ou plutôt pour l'y entraîner, car, dans la combinaison, elle est, elle sera jusqu'au bout le principe actif, le principe mâle.

Cl. Studia-Lux

M. Gaston Dubosc (Roger Le Châtelier).

Le couple débarque dans un hôtel borgne, les économies de Morillot et la bourse de jeune fille de M^lle^ de Plessans ne formant pas un gros total. Grâce se décide à aller relancer, en compagnie de Claude, une amie de couvent, Suzanne Le Châtelier, femme d'un gros industriel. Elle déclare nettement à la jeune femme stupéfaite, sa situation de « mariée libre », non pas en révolte contre l'ordre social, mais en marge de la légalité; elle vient demander pour Claude un petit emploi qui assure sa matérielle pendant la journée en lui laissant le temps de donner le soir des leçons de piano : « Tu connais mon idéal de jeune fille, lui dit-elle ; j'ai toujours rêvé de me consacrer à quelqu'un... L'occasion s'est présentée, je l'ai saisie... J'ai conscience d'avoir fait une grande action. »

Suzanne s'émeut, car, après tout, cette folie est touchante, et elle fait venir son mari. Roger Le Châtelier, d'abord un peu méprisant, est apitoyé à son tour par la tendre vaillance de cette petite provinciale. Il promet de s'intéresser à Claude. Quand le couple est parti dans la nuit, sous la neige du Paris hivernal, le ménage bourgeois, bien au chaud dans son nid confortable, s'attendrit sur les déclassés et les envie : « Comme elle est douce et maternelle ! murmure Suzanne... Et dire que toute cette délicatesse va être mise au service d'un être pareil. » Roger a fait cette dernière réflexion en même temps que sa femme, mais il l'a prudemment gardée pour lui, car il a reçu le coup de foudre, et compte bien détourner à son profit, la ferveur passionnelle de Grâce quand l'expérience l'aura désillusionnée de son pianiste. En attendant, il tient loyalement sa promesse ; il donne à Claude un petit emploi qui fait vivre le ménage ; et, au début du second acte, nous voyons les deux fugitifs devant le clavier d'un piano qu'on vient d'apporter dans l'humble logis du faubourg. C'est en jouant à quatre mains que Grâce et Claude se sont fiancés à Aix ; c'est en déchiffrant la *Marche Nuptiale* de Mendelssohn, qu'ils échangent de nouvelles tendresses.

Roger vient, sur ces entrefaites, jouer son rôle de tentateur : « Il ne faut pas qu'une exquise petite femme comme vous, ait à souffrir d'une déchéance. Elle peut reprendre son rang avec l'aide d'une amitié clairvoyante. » Grâce le reçoit du haut de sa dignité et de ses illusions qui tiennent encore debout par un miracle d'équilibre, mais à peine s'est-il retiré, plus décontenancé que repentant, qu'elle apprend un grave déchet de son idéal. Pour louer le piano qui vient de servir aux exercices de mnémotechnie amoureuse, Claude, sous-comptable dans les bureaux de Le Châtelier, a emprunté deux cents francs à la caisse, et il va falloir que la jeune femme s'humilie afin de lui éviter un renvoi ignominieux. Elle accomplit encore ce miracle de charité, et même elle y met une suprême coquetterie d'immolation. Mais le coup est porté. Et à l'acte suivant, qui se passe

près de Paris, où les Le Châtelier ont recueilli Mlle de Plessans un peu souffrante, nous voyons s'aggraver le conflit entre les chimères et la réalité : Roger entoure Grâce, redevenue son égale dans cette villégiature, où n'a pas été invité l'amant-fantoche, d'attentions obsédantes et caressantes qui amollissent sa résistance ; il aime comme un fou ; il veut arracher un aveu à la jeune femme frémissante. Elle se sent faiblir et implore la pitié de son nouveau vainqueur : « Vous ne comprenez donc pas, lui dit-elle en substance, que le jour où Claude ne serait plus rien pour moi, ma vie serait anéantie tout entière ! Avoir touché cette cime, et se retrouver à terre ! »

Il sourit et la sermonne comme une enfant : « Qu'importent les faux départs? L'avenir vous donnera la revanche du passé. » Mais Grâce ne veut pas de revanche ; elle est dans l'absolu, elle y reste : « Les femmes comme moi, réplique-t-elle fièrement, n'appartiennent qu'à un homme. C'est le seul châtiment dont elles disposent à l'égard d'elles-mêmes lorsqu'elles se sont trompées. » Et quand Suzanne, mise en émoi par les commérages mondains, vient la soumettre à un interrogatoire humiliant elle lui fait la même réponse : « Si mon mari t'aimait ?... — Je m'arrangerais, je m'éloignerais. —Et si tu l'aimais?...— Alors, je me punirais. » Elle fait cependant cette concession à la nature humaine d'avouer son amour à Roger dans une crise d'affolement ; mais, à peine l'a-t-il prise dans ses bras, qu'elle se ressaisit et s'enfuit à Paris. Là, dans la misérable chambre d'hôtel, lui apparaît toute la bassesse, toute l'horreur de la réalité. Non seulement elle a souillé son idéal par un choix indigne, mais elle est enceinte; et cette maternité qui aurait pu être le rachat de sa faute, en sera l'inéluctable aggravation, car elle rend la chaîne indissoluble. Grâce n'a plus pour Morillot qu'un mépris compatissant, elle se tue à la cantonade, d'un coup de revolver, pendant qu'il joue une valse sur le piano de locatis.

Ce dénouement est logique. Le dramatiste a choisi une créature d'exception, une anormale, aux impulsions romantiques et il lui a donné pour partenaire un pauvre être sans séduction physique ni morale, d'esprit faible, de conscience médiocre, qui se laisse imposer les ravalantes sollicitudes de la maternité amoureuse, qui est, en réalité, dans le ménage, la pauvre petite femme câlinée, protégée. L'expérience ainsi commencée, ne saurait aboutir, ou plutôt, il n'y a pas d'expérience, mais un saut dans le vide, l'écrasement sur le sol le jour où l'amante mystique voit crouler son rêve : « S'en aller vers un royaume avec celui qu'on a choisi. Çà ne se décrit pas ! C'est beau comme un chant sans parole... Avoir voulu cela, avoir touché cette cime, et puis, tout à coup, s'apercevoir qu'on a gâché pour jamais ce pauvre don de soi ! »

M. Henry Bataille est l'Eugène Carrière de la littérature dramatique, le peintre-né des âmes en demi-deuil qu'enveloppe l'atmosphère subtile des mystérieuses pénombres. Aussi, la nouvelle pièce du Vaudeville, théoriquement avortée dans l'étude d'un cas exceptionnel, n'en est-elle pas moins attirante et captivante délicieusement, mélodieusement. Elle apporte au dossier du Mariage libre ou plus honnêtement de l'Élection libre, à défaut d'une argumentation serrée, la grâce d'une illustration délicate, la finesse d'une aqua-tinte. Et l'auteur a trouvé en Mlle Berthe Bady l'admirable interprète de ce marivaudage psychologique, aux dessous d'une poignante humanité. D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans les grandes scènes — une par acte — dont elle porte tout le poids, que la touchante Maslowa de *Résurrection*, l'émouvante Maman Colibri, s'est montrée une merveilleuse Grâce de Plessans; elle donne au rôle tout entier la plus solide armature de réalisme idéalisé.

Mlle Murat (la baronne Valtat). Cl.. Studia-Lux.
Modèle de la Maison DRECOLL.

M. Gaston Dubosc prête à Roger son élégante silhouette et sa tenue mondaine d'homme à bonnes fortunes.

M. Janvier n'est pas moins convaincu en Claude Morillot, mais c'est une erreur d'avoir mis l'idéal de l'amant mystique sur ce masque de comique marqué.

Mlle Gabrielle Dorziat détaille, avec une sûreté remarquable, la tragique explication des deux femmes au troisième acte.

Il me reste à citer Baron fils, d'amusante silhouette en garçon d'hôtel, Joffre, Roger Monteaux; Mmes Cécile Caron, Paule Andral, Harlay, Yvonne de Bray, Mlle Murat et Mlle Bertile Leblanc, d'une grâce délicate dans un rôle épisodique de sœur de charité.

Camille LE SENNE.

Dessin de André Loir. M. Guitry. (Le duc de Mauferrand). Mme Juliette Darcourt. (Baronne de Rommelsbach).

BERTRADE

M. Jules Lemaître nous a donné, à la Renaissance, une nouvelle version d'un sujet connu : l'*Honneur et l'Argent*. Pour encadrer l'honneur et ses beautés, il a pris une jeune fille douée de toutes les vertus et parée du joli nom de Bertrade, nom qui forme à lui seul le titre de la pièce. Pour incarner l'argent et ses laideurs, il a choisi le duc de Mauferrand, gentilhomme viveur et ruiné. Est-ce une thèse qu'il a voulu présenter et défendre? Non. Est-ce une simple histoire? Peut-être. A un curieux qui lui demandait s'il y avait une idée dominante dans sa pièce, il répondit spirituellement : « Il y aura des idées, je l'espère. » Cependant, il avait dû être obsédé par une idée dominante, car sa pièce s'est appelée successivement la *Race*, le *Sang*, la *Rançon*, la *Douloureuse*, la *Gardienne*, l'*Echéance*, et le récit que je vais faire établira nettement que Bertrade a voulu être la gardienne incorruptible de l'honneur des Mauferrand, ce que cherchait à prouver M. Jules Lemaître.

Dès que le drame commence, on entend les réclamations bruyantes des nombreux créanciers qui assaillent l'hôtel du duc de Mauferrand. Le notaire du duc, Me Aubert, parvient à les apaiser par des promesses et par le renouvellement de billets impayés. Quand ils sont partis, il voit Mauferrand et lui apprend que le financier Chaillard, son ami, un brasseur d'affaires et un aventurier, consent à lui prêter de l'argent, mais c'est pour la dernière fois. Dans un mois, ses domaines appartiendront à ses créanciers ; lui-même devra quitter son hôtel de Paris et se trouvera en fin de compte redevable de trois millions à ses créanciers. Que faire ? Chercher une place dans les Compagnies d'assurances ou dans certains Conseils d'administration. Au besoin, le duc pourrait aller vivre chez sa sœur, Mme de Laurière, qui est sa créancière pour cinq cent mille francs. Mauferrand refuse, et pressé d'indiquer le parti qu'il va prendre, fait le geste de se tirer un coup de revolver. Nous connaissons ainsi, et dès la première scène, le dénouement, un peu trop à la mode, car avec la *Rafale* et d'autres œuvres, nous avons eu déjà depuis la reprise de la saison dramatique, pour fin de pièces, des coups de revolver ou d'autres suicides peu réjouissants. Me Aubert se borne à dire, à la menace du duc : « Pas encore ! » et lui demande ce qu'il pense de Chaillard. A-t-il, au sujet de cet homme, un préjugé de classes ? Le duc répond qu'il n'en a guère d'autre. A-t-il de la sympathie pour Chaillard ? Certes oui, mais pourquoi cette question ?... Parce que Chaillard n'a pu voir Bertrade sans être vivement impressionné de sa beauté, de sa grâce... Mauferrand comprend. S'il accorde à ce loup-cervier la main de sa fille, ses immeubles seront rachetés, ses dettes seront payées, et une pension de soixante mille francs lui sera assurée. « Quelle est la réputation de Chaillard ? demande le duc — On dit beaucoup de mal de lui, mais pas devant lui... Au contraire !— Mais son immense fortune, comment l'a-t-il acquise ? » A cette question, Me Aubert répond, en notaire qui a l'habitude de lire les sermons du XVIIe siècle, par une phrase de Bourdaloue qui dit que si l'on remontait à la source de la plupart des fortunes, on y découvrirait des choses qui font trembler. Chaillard n'est donc pas plus malhonnête que les autres. Il voudrait seulement donner à sa fortune trop neuve un peu de la dignité que confère l'antiquité du nom. Si bien que sa femme pourrait s'appeler Chaillard de Mauferrand. Le duc hésite. Mais le notaire comprend qu'il ne tardera pas à céder aux instances du financier.

Mme de Laurière, sœur du duc, est venue le voir. Elle lui a appris que Bertrade, qui est chez elle, à la Ravinière, y mène une vie simple et douce. « C'est un ange. Un ange un peu triste, quelquefois un peu têtu, mais un ange... Elle a l'air d'un enfant qui expie. — Qui expie quoi ? demande le duc. — Si vous n'en savez rien, ce n'est pas moi qui vous le dirai ! » Bref, la vie de Bertrade n'est guère folâtre. Elle n'a pour compagnie que sa tante. Depuis dix-huit ans, elle a vu son père quinze fois en tout. Elle sait qu'il n'a pas le temps d'être père, et qu'il se contente d'être un personnage brillant, très occupé de mondanités et de sports. Il faudrait pourtant marier Bertrade. Mme de Laurière croit avoir trouvé le mari qui lui conviendrait C'est un petit-cousin, Hubert de Tarane, qui fait de l'agriculture et de l'élevage. Il a des idées un peu arriérées, mais excellentes. Bertrade l'estime et l'aime déjà. Lui, très désintéressé, la prendrait sans dot. Le duc hésite. Il rêve mieux pour Bertrade. Il ne se rappelle pas ce Tarane, il ne le connaît plus... Qu'à cela ne tienne ! Il n'a qu'à venir passer quelques jours à la Ravinière, où il refera sa connaissance. Le duc accepte. Ce qui va accentuer cette acceptation, c'est la visite inopinée de la baronne de Rommelsbach, voisine de

Mme de Laurière. Cette dame est venue demander au duc de contribuer à l'entretien d'une école libre près de la Ravinière et d'ajouter son nom à celui de Mme de Laurière. Le duc y consent. Après l'échange de quelques politesses banales, il reconnaît tout à coup dans la soi-disant baronne de Rommelsbach, Fabienne de Montjoye (et Saint-Denis) ! Après trente-cinq ans d'absence, quel bonheur ! Il la félicite sur sa tenue : « On est rangé, mon cher, lui dit-elle. Tout a son temps ? — Sais-tu que tu as été une de nos plus jolies créatures d'autrefois?... « Et, gaiement, le duc lui rappelle Bobino où elle chantait comme une fauvette et où il prit sa défense contre un imbécile qui la sifflait.

Ils se sont aimés six mois. Et les voilà qui se rappellent le bon temps d'autrefois. Là-dessus ils se mettent à bavarder :

« Le second Empire ! — Les dix-huit années de corruption ! On était jeune ! — Gai ! — Insouciant. — Et pourtant sentimental ! — On soupait — On buvait encore du vin. — On se levait tard. — Les boulevards étaient éclairés jusqu'à minuit. — Quelle jolie petite ville que le Paris de ce temps-là ! — On vivait entre soi ! — On connaissait tout le monde. — On attelait correctement. — Il y avait au Bois des équipages parfaits. — La rue était tranquille. — Pas de tramways ! — Pas d'autos ! — Les journaux étaient décents. — Les livres écrits en français. — On n'était pas bête ! — Il n'était pas question de socialisme ni d'humanitarisme, ni de toutes ces machines-là. — On était patriote. — Et fier d'être Français. — On assistait à des rentrées de troupes victorieuses. — Le roman et le théâtre respiraient le mépris de l'argent. — Et pourtant on en avait ! »

Et le duc et la baronne se rappellent gaîment leurs exploits. Lui, pendant la guerre, s'est battu à Loigny, à Patay où il a été blessé. Elle, elle a épousé le baron d'Elven, un baron autrichien, qui lui a laissé la propriété de riches mines de cuivre. Elle est veuve et riche après un mariage régulier. Elle a dix ans de vertu dans son passé et s'écrie avec un certain cynisme : « Trouve-moi beaucoup de femmes qui en puissent dire autant ! » Mais la richesse ne lui suffit pas. Elle a soif de considération. Elle voudrait s'élever. « Monter ! » riposte le duc. Et amusé par l'aventure, il se promet bien d'aller à la Ravinière, où il aura le plaisir de rencontrer la baronne de Rommelsbach.

Mais celle-ci — de même que le financier Chaillard veut épouser Bertrade — voudrait épouser le duc de Mauferrand et secrètement rachète ses créances pour le mieux accaparer. Chacun de ces aventuriers cherche à se donner une noblesse particulière et c'est là ce qui forme avec les refus de Bertrade et les hésitations du duc, le nœud de la pièce.

Mauferrand est allé à la Ravinière et, après avoir vu le cousin Hubert de Tarane, ne se décide point à consentir au mariage de celui-ci avec sa fille. Le caractère droit et rigide de Hubert ne convient pas à sa nature molle et facile. Il n'ose pas, d'ailleurs, avouer que s'il écarte Chaillard, il ne pourra plus payer ses dettes et perdra sa pension. Entre temps, chose répugnante, il se distrait avec une jeune morphinomane, Huguette de Ligny, ce qui achève de le dégrader à nos yeux. Bertrade, qui est la fierté et l'honneur mêmes, ne peut épouser le louche et grossier financier Chaillard et supplie son père d'assurer son bonheur avec M. de Tarane. Le duc refuse brutalement, et pour un peu battrait sa fille, comme il avait jadis battu sa femme. Mais qu'est-ce donc que ce gentilhomme, et où M. Jules Lemaître a-t-il été le prendre ?... Sur ces entrefaites, la baronne de Rommelsbach vient offrir au duc ses millions s'il veut lui donner son nom. Bertrade apprend cette offre et essaie de faire comprendre à son père qu'une telle union serait le déshonneur. Le vieux duc reprend enfin conscience de lui-même et repousse les deux marchés que lui proposaient la baronne et le financier véreux. Comme M. de Chacéroy, dans la *Rafale*, il se tue d'un coup de revolver, parce qu'il ne peut payer ses dettes et son notaire s'écrie : « Cela vaut encore mieux ! » Et le public de son côté dit : « Cela ne vaut pas grand chose », car la fin de cette pièce est brutale et banale. Le talent si souple et si ingénieux de M. Jules Lemaître, que j'ai eu tant de plaisir à louer dans la *Massière*, n'a pas trouvé ici le dénouement qu'il fallait. Je n'ai pas à montrer comment l'auteur pouvait adroitement retirer le duc des mains de la baronne et des griffes du courtier, mais le coup de pistolet est un truc théâtral trop facile et trop connu. Au point de vue moral, il attriste, plus encore qu'il ne blesse. En effet, présenté comme conclusion logique d'une situation difficile, il peut opérer sur l'âme de certains auditeurs une action néfaste. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, depuis quelque temps, une nouvelle et considérable épidémie de suicides. A cet égard, la pièce et le roman ont une grave responsabilité. Depuis le jour où Werther a dit, en montrant son pistolet : « Voici la clef de la prison ! » que de faibles esprits ont cru trouver la liberté dans une mort volontaire! Pourquoi contribuer, par un jeu de théâtre, à cette détestable suggestion qui fait chaque jour tant de ravages ! Quant au personnage de Bertrade, il a la noblesse et la fierté voulues, quoique à certains endroits du drame, il semble manquer d'une énergie suffisante. Enfin, le fiancé de Bertrade est digne d'elle, mais ses dehors peu sympathiques ne le font pas estimer et apprécier autant qu'il le faudrait.

La nouvelle pièce de M. Jules Lemaître, inférieure, comme on le voit, à ses brillantes devancières, a été convenablement jouée par MM. Guitry, Guy, Dieudonné et par Mmes Brandès, Judic et d'Harcourt. Dans le texte primitif de *Bertrade*, M. de Mauferrand n'était qu'un simple marquis, M. Guitry a tenu à le promouvoir au rang de duc, « parce que cela fait mieux dans le dialogue ». Mais il en a fait un duc de la Renaissance, massif, grognard et moustachu.

HENRI WELSCHINGER.

Bertrade. — IIe Acte.

Dessin de André Lair.

M. Coquet (Hector de Ligny). M. Guy (Me Aubert). M. Guitry (Le duc de Mauferrand). Mme Brandès (Bertrade). M. Maury (de Tarane).

AU THÉATRE-MOLIÈRE

FRED, COMÉDIE EN TROIS ACTES, DE MM. AUGUSTE GERMAIN ET R. TREBOR

Mlle Mireille Corbé (Aline Ribourg). — Mme Marguerite Caron (Frédérique Deschamps).

FRED est le diminutif affectueux dont se servent volontiers, en lui parlant, les intimes de Mlle Frédérique Deschamps, doctoresse. Notez qu'il ne s'agit point là d'une émancipée caricaturale, mais d'une figure très curieuse de femme intellectuelle ayant conquis par le caractère, le savoir, le labeur une situation fort enviable. Cela est peut-être fort exceptionnel, mais acceptons le personnage tel que les auteurs l'ont dessiné. Mlle Deschamps, tout en faisant face aux obligations de la carrière libérale qu'elle a embrassée, a rencontré un jeune chimiste, Georges Legrand, fils de bourgeois riches, caractère faible, mol et indécis, gentil garçon, au surplus, qui l'a intéressée, d'abord; puis cet intérêt s'attendrit et une liaison s'est établie entre la jeune femme et ce garçon plus jeune qu'elle. Mais entre deux êtres de cette nature, l'affection fut ce qu'elle devait être : franche, active, protectrice et un peu maternelle d'un côté, momentanée, passive et forcément précaire, de l'autre. Au moment où commence la pièce, nous en sommes précisément arrivés à l'instant où Georges commence à trouver sa chaîne un peu pesante et se sent tout prêt à saisir le moindre prétexte qui lui permettrait de s'en décharger.

La clairvoyance de Fred, rompue aux diagnostics, n'a pas été mise en défaut par des symptômes qui ne pouvaient lui échapper. Elle ne s'en étonne, car elle est brave et connaît la vie, et elle peut en converser librement, sans amertume, avec un sien ami, Saint-Ernest, qui lui fait un doigt de cour. Ce Saint-Ernest est un viveur, de caractère optimiste, à qui deux divorces successifs ont pu enlever les deux tiers d'une belle fortune, sans entamer un cœur toujours disponible.

Or, le père de Georges, M. Legrand, vient chapitrer son fils. Il convient que celui-ci se décide à faire une fin. Et comme chacun sait, quand un père tient ce langage à son rejeton, c'est qu'il y a quelque projet de mariage sous roche. En effet, M. Legrand vante à Georges les mérites de la petite Aline Ribourg, fille d'une famille amie, et, en homme expéditif, il lui signe un fort chèque destiné, dans sa pensée, à rendre facile une éventuelle rupture dont il veut ignorer les détails, et il ménage une immédiate entrevue de son fils avec Aline.

Georges, éternel tonton, prêt à tourner sous toutes les impulsions, accepte fort bien cette éventualité. Il a, certes, la mort dans l'âme quand il fait part à Frédérique des volontés de son père, mais il n'en court pas moins vers la petite oie matrimoniale, gauche et guindée. Et puis nous apprenons qu'un peu éberlué devant l'impersonnalité de sa future, il s'est consolé de sa double déconvenue en faisant la fête avec les 50.000 francs du papa Legrand. Et encore, nouvelle révolution, Georges désenchanté, désargenté, revient à Fred qui le recueille ; mais, chez celle-ci tout au moins, la foi n'y est plus. Bientôt c'est elle-même qui conseille à son ami de retourner, cette fois pour tout de bon, à la petite bourgeoise que, d'ailleurs, le hasard des consultations lui a fait connaître et à qui elle a libéralement donné les conseils d'un cœur aussi généreux qu'averti. Du moins la pauvre et courageuse Fred, au milieu de cette débâcle de sa sentimentalité éperdue, voit surgir à ses côtés le bon Saint-Ernest dont la constante et souriante fidélité lui fait entrevoir des lendemains compensateurs.

C'est là une bien jolie comédie, sans doute, et dont un dialogue alerte, vif, spirituel, tout plein de bonne humeur rehausse encore les mérites. Je ne veux pas savoir si les auteurs ont voulu faire œuvre de moralistes et nous montrer, par avance, un spécimen des êtres de raison et de grâce, de force et de charme, d'indépendance aussi que l'évolution féministe nous prépare. C'est là un grave problème qui ne saurait être étudié, et encore moins résolu ici.

Il vaut mieux louer sans réserve MM. Auguste Germain et R. Trébor de nous avoir donné un spectacle aimable et souriant en traitant d'une main légère des épisodes que d'autres eussent peut-être laissé maladroitement tomber dans le sentimentalisme pleurard, plus fâcheusement encore choir dans la mélodramaturgie banale et déplorable.

Chapeau de la Maison Carlier.

Mlle de Deken (Madame Lombard)

M. André Dubosc (Saint-Ernest).

On n'est pas plus vivante, plus vibrante, que le fut Mlle Marguerite Caron dans ce personnage de cœur et de raison, de tendresse et d'énergie qu'est Fred, la doctoresse enamourée. Quant à M. André Dubosc il fut la quintessence même du bon garçonnisme élégant et subtil. M. Henry Lamothe composa un Georges très vraisemblablement veule et inconsistant et M. Pouctal fut un père riche, n'ayant pas encore dételé, de très curieuse conception. Mlle Mireille Corbé fit un excellent début sous le double aspect où elle se présente, de petite oie blanche qui, par amour, se dessale — oserai-je m'autoriser de ce que nous sommes à La Chapelle pour user de ce vocable usité aux boulevards extérieurs — jusqu'à la plus capiteuse fringance. Mlle de Deken n'a qu'une scène — un épisode à côté, mais complet, d'un seul morceau, traité comme une « nouvelle » mise en action — elle s'y montre élégamment fine, spirituellement perverse, au demeurant charmante, à côté du consciencieux Angely, mari grotesque d'une adresse réjouissante.

GEORGES FRAPPIER.

Clichés Studia-Lux

Mme Madeleine Guitty (la Sophie).

FOLIES-DRAMATIQUES

Volcan d'Amour

Vaudeville en trois actes

Représenté pour la première fois le jeudi 9 novembre 1905

MESDAMES, messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous est du journal le *Matin*...

C'est en ces termes que fut annoncé l'auteur de *Volcan d'Amour*, le soir de la première, et le fait est tellement hors de l'ordinaire qu'il mérite bien qu'on s'y arrête.

La cause de l'événement, c'est ce qu'on a appelé le « trust Abel Deval et Richemont ». Vers la fin de la saison 1903, on apprit qu'une société s'était formée dans le but de s'emparer de plusieurs théâtres parisiens. A la tête d'un capital considérable (on parlait de cinq à six millions), disposant déjà de l'Athénée et des Folies-Dramatiques, cette société avait jeté ses vues sur quatre ou cinq autres scènes que l'on désignait, parmi lesquelles il n'y a aucune indiscrétion à citer le Gymnase et les Bouffes-Parisiens. Il s'en fallut de peu, d'ailleurs, qu'elle n'acquît le Gymnase, puisqu'un échange de signatures eut lieu entre elle et M. Alphonse Franck, qui devait conserver sa situation en qualité de directeur statutaire. Mais la Société des Auteurs ayant déclaré à M. Franck qu'en ces conditions elle ne traiterait ni avec lui ni avec la Société à laquelle il allait s'asservir, le directeur du Gymnase considéra l'affaire comme impossible, rompit toute négociation, soutint le procès qu'on lui intenta de ce fait et en sortit victorieusement. C'était un premier échec pour le trust. Alors, le traité de M. Richemont arrivant à expiration en 1904, la Société des Auteurs lui en refusa le renouvellement et une assemblée générale sanctionna cette mise en interdit. Cependant, M. Jules Chancel, simple stagiaire, ayant passé outre avec *Madame l'Ordonnance*, un nouveau procès s'ensuivit, que perdit le jeune auteur. Toutefois, *Madame l'Ordonnance* avait brillamment réussi et le public consolait M. Chancel de son échec judiciaire. Mais les plus grands succès ne sont pas éternels, et il fallait bien que M. Richemont donnât un jour ou l'autre quelque nouveauté. Justement, il faisait répéter *Volcan d'Amour*, trois actes de M. Michel Carré, et en même temps, il essayait de régulariser sa situation vis-à-vis de la Société des Auteurs, qui semblait prête à s'adoucir. Et voilà que tout à coup, quelques jours avant la première de *Volcan d'Amour*, la Société se montra plus intransigeante que jamais et cessa toutes relations avec les Folies-Dramatiques. Qu'allait-il advenir?... C'est alors que le *Matin* déclara que, puisque M. Michel Carré ne pouvait plus faire jouer son *Volcan d'Amour* chez M. Richemont — lui, *Matin*, fournissait au directeur embarrassé un autre *Volcan d'Amour*, dont la première aurait lieu sans le moindre retard. C'est ainsi que le journal le *Matin* est devenu auteur dramatique, à la barbe de la Société des Auteurs.

Mlle Yrven (Simone).

Mlle Demay (Aouda).

Mlle Clairville (Joliette).

Voyons maintenant ce qu'est son *Volcan d'Amour*.

C'est un « volcan » passablement éteint. En effet, c'est le surnom qu'avait Mathurin Corbet, du temps qu'il était en pleine éruption en sa qualité de coq du joyeux village d'Hérouvillette. Mais, il y a cinq ans, il épousa la Sophie, une veuve plus âgée que lui, riche fermière qui l'a acheté comme elle aurait fait d'un étalon. Seulement, elle entend qu'il ne serve qu'à son usage personnel et y veille avec une énergie jalouse que révèlent et ses yeux ardents, et ses lèvres moustachues, et les poils drus de ses grains de beauté. Si bien que le brillant Mathurin d'autrefois en est arrivé à un état de refroidissement tel qu'on l'appelle à présent « monsieur Puceau »! Il n'ose plus contrecarrer en rien sa terrible Sophie. Elle a une nièce qui aime le fieu au père Coutelas, un beau gars qui s'est conservé pur pour son amoureuse; cette sagesse, la Sophie l'attribue à quelque tare secrète, de sorte qu'elle préfère mener la Joliette à « la foire aux filles de Caen », plutôt que de lui voir épouser l'« accidenté », dont le père, du reste, n'a pas voulu signer le contrat, parce qu'il spécifiait l'abandon d'une « tarre » au jeune ménage. Les moindres désirs de son homme, la Sophie les rabat sur le champ. Il n'en peut plus!... Heureusement, il s'aperçoit que son ami, l'épicier Mulot, trouve la Sophie à son goût et que celle-ci écoute avec plaisir les

Clichés Studia-Lux

Mlle Marcelle Yrven (Simone).

galanteries du chevalier de la serpillière... C'est le salut ! — Mulot, s'écrie-t-il, fais-moi cocu ! tu ne peux pas refuser ça à ton vieux Mathurin ! — Et comme Mulot se défend d'abord : — Comprends-moi donc, lui dit-il, si tu me fais cocu, je pourrai à mon tour tromper ma femme et reconquérir mon surnom de « Volcan d'Amour » ! — Cette raison convainct Mulot, on verse de l'absinthe dans le cidre à la Sophie, celle-ci est bientôt grise jusqu'à la troisième capucine, et ne s'aperçoit plus de ce qui se passe autour d'elle. Elle ne voit pas Mathurin partir pour Caen afin d'y renouveler les exploits du *Voyage à Dieppe*; elle ne voit pas le jeune Coutelas enlever Joliette, pour l'emmener à la ville et consommer le mariage avant la cérémonie ; elle ne voit même pas l'insidieux Mulot pousser si loin les choses avec elle, que la toile n'a que le temps de tomber...

A la « foire aux filles », Mathurin a repris tout son aplomb. La vente d'un cochon lui ayant garni le gousset, il jette au vent blouse et casquette, se paie un haute forme gris 1830, une cravate rouge tranchant sur sa jaquette, et des bottes du plus reluisant vernis. Et en avant les gambades, les œillades aux filles, les propos salés. Fier des quarante-cinq francs qu'il a en poche, il fait le pacha dans une baraque de danse du ventre, et jette le mouchoir à la belle Aouda, odalisque de Bécon-les-Bruyères. Et quand sa femme apparaît, à demi-dégrisée mais accablée par le remords, car elle a fauté avec Mulot — qui n'a pas envie de recommencer ! — quand la Sophie, juchée sur son âme, pleure de tout son âne... ou plutôt juchée sur son âne pleure de toute son âme — loin de s'émouvoir à ce profond désespoir, le cruel « Volcan d'Amour » dénonce l'infidèle comme voleuse à deux gendarmes ingénus, qui entraînent la malheureuse en prison. Et en avant la rigolade !...

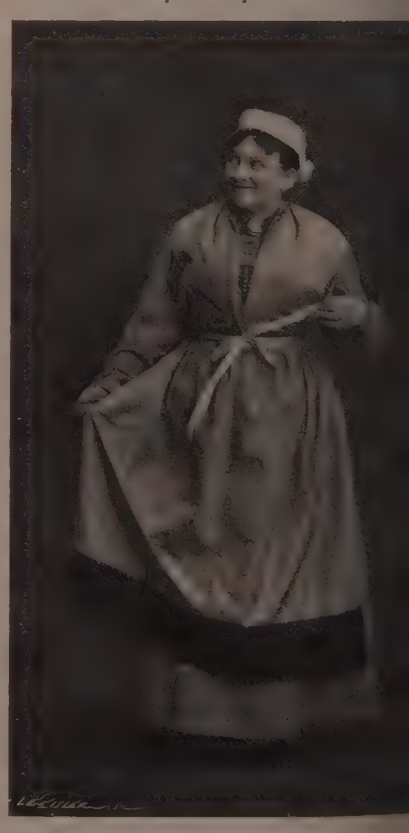
Alors, c'est de la folie prolongée à l'auberge du Cheval-Blanc, où tout le monde vient passer la nuit : deux sergents de la ligne avec leurs belles, dont l'une, la capiteuse Simone, n'est autre que la fille de ferme à la Sophie, en passe de devenir cocotte... en sucre, et pas fondant, parole ! — Pierre Coutelas avec Joliette ; Mathurin avec Aouda... Tout irait à merveille sans la malchance de *« Volcan d'Amour »*. Au moment de rentrer en possession de ses plus éclatantes qualités, il ne peut plus sortir de ses bottes !... En vain lance-t-il des coups de pied qui ébranlent tout l'immeuble et interrompent les épanchements des couples qui occupent les chambres voisines de la sienne ; en vain se met-on à deux, trois, quatre pour le dégager de ces bottes abominables, rien n'y fait, les bottes demeurent rivées à ses pieds... Il en résulte qu'Aouda se sauve, n'acceptant pas le contact de ces bottes de tendresse, ce qui permet à la Sophie, que Mulot a délivrée, de prendre la place de l'odalisque dans la couche du plaisir, et d'être royalement traitée par Mathurin au débotté ! Misère de nous ! Tant de complications pour finir par tromper sa femme avec elle-même !... D'autre part, Pierre Coutelas, à travers tous ces obstacles, a franchi le plus difficile, et désormais il peut et doit épouser Joliette sans conteste... Mulot ne prétend plus à l'amour de la Sophie... Et tout rentre à la ferme en l'ordre accoutumé !...

Volcan d'Amour a une originalité qu'il faut signaler : on y patoise du commencement à la fin. — C'est-y-té — Oui, c'est mé — Ou q'té vas ? — J'vas q'ri Auguste !... Voilà où l'on en arrive avec ce parti-pris ! Bien mieux, il y a trois ou quatre, peut-être cinq personnages qui ne patoisent pas. Eh ! bien, l'exemple est si fort qu'ils paraissent patoiser aussi. Peut-être même patoisent-ils réellement ! Ce vaudeville débridé est bien mis en scène et bien joué dans d'agréables décors. Peut-être au trois, le praticable où se trouvent les chambres contiguës de l'auberge manque-t-il un peu de solidité, mais qu'importe, avec des personnages aussi incandescents !... Tous ces gas normands, de tout poil, de tout âge, sont des laves bouillonnantes, sous leurs blouses calendrées, brodées de fil blanc symbolique. Prévost est le plus madré Coutelas du pays de Caux. Bouchard ne cède sa part à personne. Modot a la veine d'examiner, en qualité d'homme de l'art, la belle servante qui veut être cocotte et à qui il dit qu'elle n'y pourra parvenir si elle n'a pas son certificat d'aptitude. « Faut voère, faut voère !... » Ah ! le curieux !... Pour Milo, c'est l'idéal épicier du village, avec ses pattes de lapin, sa figure chafouine, son allure dégingandée et simiesque — tandis que Rouvière est tout à fait charmant en amoureux de campagne, à la face ronde et poupine, aux yeux rieurs et ingénus, et que Matrat... Ah ! celui-là, s'il est un *Volcan d'Amour* passablement mouillé auprès de sa femme, quelle gaieté, quelle exubérance une fois parti ; qu'il est impayable avec ses bottes hantées ! C'est bien le vrai coq, le boute-en-train de la pièce ! La Sophie, c'est Mme Madeleine Guitty, qui s'est fait une tête merveilleuse de basse-normande, avec le petit bonnet de linge aplati sur le noir des cheveux lisses, avec ses mouches aux poils hérissés, et les deux pinceaux de duvet sombre de ses commisures, c'est criant de vérité. Mlle Clairville est une Joliette joliment ingénue, et Mlle Delmay une superbe Aouda, remarquablement « danse du ventre » ; mais la perle, c'est Mlle Marcelle Yrven, la servante Simone, la plus capiteuse créature, le plus joli brin de fille qui soit de Caen à la mer, avec une paire de pommes pâte ferme, des yeux de malice et de gaieté, une voix charmante, de blonds cheveux de folle avoine, une bouche qui s'épanouit dans le sourire comme une fleur dans la lumière... Elle est exquise !

THÉODORE MASSIAC.

Clichés Studia-Lux.

M. Milo (Mulot).



Mme Madeleine Guitty (la Sophie).

Les Concerts

Beethoven est actuellement le plus fêté des musiciens. M. Colonne a entrepris un « Cycle Beethoven » où il fait entendre, dans une série de séances, les principales compositions du maître ; j'ai dit, dans le précédent numéro, avec quel empressement le public accourait à l'exécution des sonates pour piano de Beethoven, jouées tous les samedis par M. Risler, à la Salle Pleyel. Sous le titre attrayant de « soirées d'art », une société s'est organisée dans le dessein de remettre en lumière les plus belles productions de la musique de chambre, et, en premier lieu, elle a inscrit à son programme les quatuors de Beethoven. De sorte qu'à chacune de ses soirées, qui ont lieu le jeudi, à la Salle des Agriculteurs, on peut se délecter de deux des quatuors de Beethoven, interprétés par le quatuor Capet, dont l'éloge n'est plus à faire. Ce sont là d'heureux symptômes qui témoignent de l'épuration, si je puis dire, du goût parisien, car une des premières conditions nécessaires à l'amélioration de l'éducation musicale est le culte des grands maîtres, et, conséquemment, de Beethoven.

Cl. Dupont, Bruxelles.

Mme Kutscherra de Nys.

Au premier de ses concerts consacrés à Beethoven, M. Colonne nous a offert, entre la première et la seconde symphonies, une audition des fragments d'*Egmont*, qui comprenait : l'ouverture, l'entr'acte du troisième acte, la mort de Claire, et les deux *lieder*. Ces deux morceaux ont été chantés à ravir par Mme Kutscherra, l'excellente cantatrice de la cour de Saxe.

A signaler aussi le succès obtenu dans la première partie, par Mme Kutscherra dans le célèbre *Roi des Aulnes*, de Schubert, avec l'orchestration de Berlioz.

Le dimanche suivant, le programme du Concert Colonne comportait : le quatrième concerto de Beethoven, joué par M. Diemer ; six *lieder*, six chants religieux, interprétés par M. Jean Reder, et composés par Beethoven sur le texte de Gellert et orchestrés par M. Rabaud ; et, enfin, la *Symphonie héroïque*. Cette symphonie a été merveilleusement conduite par M. Colonne si remarquable par la chaleur de coloris dont il empreint les œuvres qu'il dirige. A cet égard, il convient de noter de façon particulière la marche funèbre dont l'intensité dramatique, le caractère poignant, ont été supérieurement mis en valeur.

Les Concerts Lamoureux nous ont présenté diverses compositions intéressantes : d'abord la *Chevauchée de la Chimère*, de M. Gaston Carraud, œuvre élevée dont le titre indique bien le noble but, fortement conçue, solidement construite et brillamment orchestrée ; puis le *Cygne de Tuonela*, d'un musicien Finlandais contemporain, J. Sibelius, page de belle allure, presque tout entière établie sur une phrase chantée par le cor anglais et qui se déroule avec ampleur ; enfin, l'*Été pastoral*, de M. Pierre Kunc, d'une jolie couleur.

Il convient de ne point omettre au nombre des concerts attrayants de ces jours derniers, la matinée donnée au Châtelet au bénéfice de l'Association des Artistes dramatiques, avec le concours d'Adelina Patti. Je n'ai pu malheureusement arriver que pour la seconde partie. Au moment où j'entre dans la salle, M. Alfred Bruneau reçoit une chaleureuse ovation pour son prélude de l'*Enfant-Roi*, qu'il conduit lui-même. Ensuite, paraît Mlle Jeanne Leclerc, dont le timbre frais et clair sonne délicieusement ; puis M. Delmas, qui chante avec noblesse l'air de Rysoor, dans la *Patrie*, de Paladilhe, et enfin la Patti, dont l'arrivée déchaîne une tempête de bravos.

Cl. Klary.

Mme Élisabeth Delhez.

La Patti s'est d'abord fait entendre dans la célèbre valse d'Arditi, *Il bacio*, qu'elle enlève avec maëstria, et bissée à l'unanimité, elle a chanté la *Sérénade* de Tosti. Ce dernier morceau fut par elle interprété avec une grâce, un charme incomparables. Il est impossible de faire valoir chaque phrase mélodique avec des inflexions plus caressantes et plus délicates ; l'organe conserve dans les teintes douces un velouté exquis.

A la suite de cette exécution, nombre de dilettantes se précipitèrent dans le petit salon réservé à Adelina Patti, et là, je rencontrai Mme Kutscherra qui embrassait la Patti et lui rappelait la belle séance de l'Albert-Hall, à Londres, où elle avait bien voulu chanter, à son intention, les *Rêves*, de Wagner, avec accompagnement de harpes.

La veille au soir, lundi, j'avais assisté, à la Salle Pleyel, au concert donné par Mlle Elisabeth Delhez. La composition du programme témoignait d'un goût éclairé. Des pages de Beethoven, Mozart, Schumann, César Franck, Lekeu, d'Indy, Chausson, Debussy, Lalo, Chabrier, indiquaient que Mlle Delhez vise surtout l'appréciation des véritables amateurs de musique. Son interprétation lui a valu leurs suffrages. Elle a dit avec une poésie charmante le si joli *Nocturne*, de Franck : « Nuit verse le sommeil en mes yeux », et a été bissée pour sa spirituelle exécution de la ravissante *Mandoline*, de Debussy.

CŒLIO.

Adelina Patti

La Revue des Critiques

Cl. Raoul Autin.

M. Alexandre Georges.

Une pièce nouvelle à l'Opéra-Comique, au Théâtre de la Renaissance, au Vaudeville, au Théâtre-Sarah-Bernhardt, ce sont toujours d'importantes attractions parisiennes. Lorsqu'elles se produisent à intervalles éloignés, elles jettent un particulier éclat sur la semaine qui les a vu naître. Mais quel feu d'artifice quand elles se présentent rapprochées ! ce qui est le cas actuel et que les pièces jouées sont signées de Jean Richepin, Jules Lemaître, Henry Bataille, François Coppée ! C'est alors surtout qu'on regrette d'être obligé de resserrer en deux pages les observations diverses qu'elles ont suscitées. Résignons nous donc d'avance à n'indiquer que sommairement, en de brèves indications, les commentaires de la critique.

Nous commencerons par le Théâtre du Vaudeville qui, le premier, a renouvelé son affiche avec la *Marche nuptiale*, d'Henry Bataille.

Il résulte de la lecture de la plupart des comptes rendus de cette œuvre qu'elle a paru peu compréhensible, de conduite incertaine, d'intentions insuffisamment claires. M. Bataille semble avoir prévu le jugement qui serait porté sur son œuvre dans une courte et bien jolie lettre publiée, peu de temps avant la première, dans le *Figaro* — au sujet des démêlés du Théâtre-Antoine et de la Critique — et où M. Bataille proclamait le droit légitime pour le spectateur de ne point saisir la pensée d'un auteur. Ajoutons cependant que, quelle que soit l'indécision des jugements, il n'est personne qui ne rende hommage au talent déployé par l'auteur de la *Marche nuptiale*.

S'il me fallait reproduire les étrangetés, les contradictions motivées par l'apparition de cette pièce que je qualifierais, quant à moi, volontiers de chef-d'œuvre, l'espace dont je dispose ne suffirait pas. Je me bornerai à constater qu'aucun critique ne se déclare pleinement satisfait ; parmi les plus élogieux, je citerai MM. Catulle Mendès, Nozière et Félix Duquesnel.

A noter le rapprochement suivant indiqué par M. Nozière :

Dans Hedda Gabler, *Ibsen nous a montré aussi une femme qui souffre de la médiocrité de son mari, qui ne peut supporter l'idée d'être mère et qui se tue d'un coup de revolver, dans la pièce voisine, après avoir joué sur le piano une valse folle. Il serait intéressant de comparer longuement Grâce et Hedda, d'opposer la sincérité et la bonté de l'une au cabotinage et à la méchanceté de l'autre, d'éclairer l'âme chrétienne de Grâce en étudiant la philosophie prétentieuse de Hedda. On sentirait ainsi comment un même thème peut inspirer à des écrivains des œuvres différentes, et ce n'est pas un mince mérite pour un artiste tel que M. Bataille de nous faire songer à Ibsen.*

En somme, malgré les grands éloges décernés au talent de M. Henry Bataille, il est visible qu'on a été quelque peu dérouté.

Le *Bertrade* de M. Jules Lemaître a aussi produit une impression de surprise sur certains critiques, mais d'un autre genre. Voici ce que dit à ce propos M. Adolphe Brisson :

Jamais pièce plus dure et, dans un sens, plus barbare ne fut jouée devant des spectateurs français. Jugez de leur surprise. Ils étaient si loin de s'y attendre... Il manque à tout cela l'élasticité, la souplesse. Il y manque le sourire, ce charmant sourire, indulgent et clairvoyant de Lemaître, qui voltige sur ses œuvres et les éclaire... on dirait qu'il y flotte comme une rumeur de bataille mal apaisée.

Très joli portrait de M^lle^ Brandès, par M^me^ Catulle Mendès qui inaugure ses fonctions de critique :

M^lle^ Brandès, avec son étroit visage de sphinx, son allure cabrée, sa nervosité câline et têtue, toute sa couleur d'opale, et aussi sa voix chaude et rauque d'Eve tourmentée, a montré une grâce fière, chaste et forte, dans le personnage de Bertrade.

Intéressante aussi l'appréciation suivante de Guitry, par M^me^ Catulle Mendès :

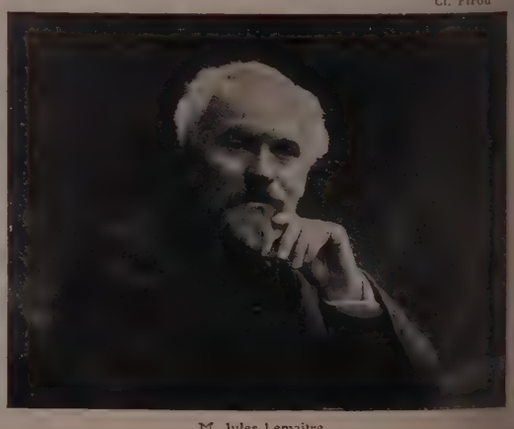
M. Guitry... C'est très gênant. C'est la première fois que j'ai à parler de lui, et c'est la première fois que je ne le trouve pas parfait. Il joue le duc de Mauferrand. Je comprends bien que, selon la volonté de l'auteur, il est, à sa manière, un puissant, un conquérant. Tout de même, malgré un extraordinaire bon tailleur, il m'a paru ressembler plus à un grognard du premier Empire qu'à un grand seigneur du second. Mais c'est peut-être ce qu'il a désiré. Et il a les gestes parfaits de la suprême indifférence et de beaux moments de brutalité.

M. Dieudonné obtient des éloges comme jamais il n'en a eu dans les plus beaux jours de sa carrière. Tous les critiques le célèbrent à l'envi...

M. Félix Duquesnel se prononce en ces termes sur l'ensemble de la pièce de Jules Lemaître :

Voici une comédie d'un grand charme, d'une rare élégance — avec un dénouement dramatique inévitable, seule issue pour le héros acculé dans une impasse — où les caractères ciselés de main d'artiste évoluent dans la logique de la situation. C'est simple, sans combi-

Cl. Firou



M. Jules Lemaître.

naison mélodramatique, avec une action facile à suivre, parce qu'elle se développe méthodiquement, soutenue par un dialogue d'une forme éloquente et claire, fine, spirituelle, toujours distinguée même dans sa plus familière réalité. Le succès a été très grand. Il s'est accentué d'acte en acte, jusqu'au dernier qui est de rapidité saisissante.

En opposition à ces lignes, lisez ce fragment de M. Nozière.

Il serait puéril de le dissimuler : la comédie de M. Jules Lemaître est étrangement médiocre... Le grand inconvénient de cette pièce c'est qu'elle n'est point neuve.

Pareille contradiction se remarque dans les appréciations portées sur *Miarka*. MM. Pierre Lalo et de Fourcaud se montrent peu satisfaits, tandis que M. Catulle Mendès se déclare ravi. Qu'on en juge par ce début de son article :

Ah ! le beau poème qui ne ressemble pas du tout à une pièce ! et la délicieuse, ardente, bizarre, aimable, poignante, enlaçante musique qui chante comme de beaux vers !

Notons que les comptes rendus élogieux sont en forte majorité.

Au sujet de *Fred*, la comédie en trois actes de MM. Auguste Germain et R. Trebor, M. Camille Le Senne écrit :

La donnée qu'ils ont traitée avec beaucoup de talent est une variante, fine et nuancée, du Mariage libre, qu'on pourrait appeler l'Election libre... Encore une pièce pour le dossier de la réforme matrimoniale. Elle a autant d'intérêt théâtral que de valeur documentaire.

M. Louis Artus, dans son feuilleton de l'*Intransigeant* du 13 novembre, expose ainsi son opinion sur le *Volcan d'Amour*, joué aux Folies-Dramatiques.

Avec un peu plus de folie dès le premier acte, cela eût été, je pense, une farce exhilarante. Avec un peu plus de réserve et de tenue dans le second, et plus de netteté dans la direction du scénario, c'eût été une comédie de mœurs paysannes tout à fait savoureuse et digne du Théâtre-Antoine. Certaines crudités, certaines plaisanteries un peu fortes ont paru passer la mesure. Entre la répétition générale et la première, on a sagement fait de les supprimer.

Cl. Studia-Lux.

M. R Trebor. M. Auguste Germain.

Cl. Dernac.

M. Henri Bataille.

La reprise de *Pour la Couronne*, de François Coppée, au Théâtre-Sarah-Bernhardt, est accueillie en ces termes par M. Faguet :

L'épreuve est subie, la seule qui compte, celle du temps. Pour la Couronne *est désormais classée comme classique, ou classée c'est-à-dire classique, comme vous voudrez... Je crois que la prochaine reprise de* Pour la Couronne *aura lieu à la Comédie-Française. Il est démontré désormais que c'est par cette maison que* Pour la Couronne, *malgré ses défauts — le* Cid *en a — aurait dû jadis être présenté au public. C'est une réparation qui sera faite.*

Acceptons-en l'augure et donnons-nous rendez-vous à la prochaine reprise.

ALBERT DAYROLLES.

Le Théâtre dans le Monde

Saint-Hubert a décidément un double charme, puisqu'il permet de joindre les plaisirs mondains, les représentations artistiques aux émotions des chasses à courre.

Dès la remise du pied par le maître d'équipage, ou après la curée aux flambeaux, quand les piqueurs se sont tus, les dames passent une robe de soirée et oublient vite les anxiétés de la journée, les fatigues de la promenade à cheval pour ne songer qu'à charmer.

Au château d'Hautefeuille, en Seine-et-Marne, pour le repos des chasseurs, M. et Mme Dietz-Monnin offrent une ravissante matinée à leurs amis. Jules Dinin, l'auteur applaudi de l'*Article 20* et de *Simonne*, donne un acte plein de gaîté ; puis c'est un petit drame lyrique interprété par l'auteur, M. Raymond Crussard, et la charmante fille de la maison. Bravos et fleurs pour Mlles Juliette et Marie-Louise Dietz-Monnin qui sont toujours les meilleures interprètes de leur cher père.

Cl. Studia-Lux

Jehan d'Ivray

Soirée très élégante et pleine d'entrain au château de Gandels, où M. et Mme Félix de Gineste faisaient les honneurs de la crémaillère. Applaudissements à Mmes Latapie de Cavaillès, Bazin, Lagorce, de Lagausie-Beauregard, et à MM. Cormouls-Houlès, de Gineste et de Lagausie-Beauregard, qui ont traduit avec une délicatesse toute artistique la *Souris* et les *Portraits de la Marquise*.

Première matinée-concert de la saison au Cercle Militaire. Salle comble, programme très brillant. On a beaucoup applaudi Mme Olivier, des Concerts Colonne, le compositeur G. Prun, Mlle Laute, de l'Opéra, etc., etc.

Pour terminer, *Boum ! Servez chaud !* de Lucien Boyer et Codey. Beaucoup d'entrain et de gaîté. Mlle Lucy Dereymon et J. Bataille ont partagé les éloges avec le compositeur Ed. Mathé et Eugène Priad.

On annonce à grand bruit, et comme un immense succès, l'apparition du livre de Jehan d'Ivray : *Janua Cœli.*

Qui est Jehan d'Ivray? Ses œuvres, très appréciées, ne laisseraient jamais supposer qu'avec une telle puissance d'érudition, une telle virilité, Jehan d'Ivray masque une faible femme, une créature de charme et de douceur !

Cl. Studia-Lux.

Un coin du cabinet de travail de Jehan d'Ivray.

Bien des lecteurs seront intéressés d'apprendre que, née à Bessèges, en pleines Cévennes, l'enfant fut élevée à Cette, où elle grandit. Sa petite âme de latine ardente a puisé en face de la mer le goût des horizons lointains et des Orients ignorés. Son instruction fut dirigée par les Dames de l'Assomption, qu'elle quitta pour épouser, à Montpellier, le docteur Fahmy-bey, alors étudiant en France ; il avait vingt-deux ans, elle seize.

Egyptien et musulman, ce mariage fit grand bruit dans la paisible cité, et le fait de devenir la femme d'un hérétique constituait pour la jeune fille chrétienne un vrai sacrilège aux yeux de tous.

Le charmant ménage vint à Paris, et cette jeune femme, presque enfant, vivant dans un milieu de savants et de professeurs, prit un goût profond pour les études sérieuses qui fixèrent son esprit indécis.

Elle suivit en Égypte le docteur qui y retournait et ses étonnements furent grands d'être transplantée d'un milieu austère et provincial dans la famille de son mari, en plein harem, où elle vécut toute une année.

Elle chercha à oublier dans les livres la monotonie de son exil, travailla les antiques, apprit la langue arabe et parla rapidement l'italien. Elle chercha à pénétrer dans leurs moindres détails les replis de l'âme des femmes orientales.

Puis elle se mit à laisser courir sa plume, d'où sortit, vivant et vibrant, le *Prince Mourad.*

Ce roman est un tableau très fouillé d'un harem princier d'Egypte à l'heure actuelle.

Elle se mit à collaborer aux principaux journaux du Caire et d'Alexandrie et nous voyons Jehan d'Ivray s'essayer dans tous les genres, poésies, romans.

Mme Fahmy a écrit sur la vie moderne et ancienne de l'Egypte un très grand nombre de nouvelles, et il semble que rien ne lui soit inconnu de cette terre fécondée par le Nil.

Enfin, le volume paru : *Janua Cœli*, est l'histoire touchante des amours de Synésius, le patriarche ; c'est la vie et la mort de la si émouvante Hyppathia, la vierge savante et belle.

Jehan d'Ivray a tracé de la cérémonie des fiançailles une si délicieuse description, qu'elle fait tableau, et restera très certainement comme une page littéraire.

L'œuvre entier de l'aimable écrivain est parfumé des senteurs d'Orient. On ressent l'impression de cette femme, qui vit en face de la grande nature. Elle déploie ses ailes comme une voile qui l'emporte loin au pays du rêve où elle plane !

Mme Jehan d'Ivray habite aujourd'hui Tantah, la ville sainte de l'Egypte, et le docteur Fahmy-bey y occupe une fort belle situation. Dans sa clinique, se pressent des enfants de toutes races et de toutes couleurs. C'est au milieu de sa famille qu'elle adore, et près du cher compagnon qu'elle s'est choisi, que Jehan d'Ivray a trouvé le bonheur.

Par sa mère, l'auteur détient une hérédité littéraire : la comtesse d'Alissac, sa grand'mère, descend, par les femmes, de Mme de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné.

Mme d'Ivray possède une petite boîte en écaille et or ayant appartenu à la célèbre marquise, et que, de mère en fille, on se transmet comme une relique. Ce petit trésor, Jehan d'Ivray l'appelle son talisman et l'emporte avec elle dans tous ses voyages.

Le comte d'Alissac, son grand'père, était aussi un poète aimable, il avait été page de Charles X et fut un des derniers gardes du corps qui l'accompagnèrent à la frontière de l'exil.

L'intelligente femme s'est-elle abandonnée à l'hérédité qui bouillonnait en elle ou a-t-elle obéi aux lois puissantes du destin quand elle a pris une plume ?... Toujours est-il qu'on sent en elle l'amour intense de la vie, et qu'à lire Plutarque et Platon, elle a développé un goût profond pour l'antique qui la ramène, comme malgré elle, aux époques disparues.

Mme Fahmy a dans le monde officiel une première place qui l'oblige à suivre les exigentes coutumes musulmanes, aussi est-ce dans son costume de femme orientale que nous la présentons aux lecteurs intéressés.

Un portrait à la plume, par un de nos bons peintres français, Laurent Gsell, va être exécuté spécialement pour la *Revue Théâtrale*, pendant le voyage de Jehan d'Ivray à Paris, et si, aujourd'hui, nous ne voyons que les yeux, reflets de l'âme de l'écrivain, dans le dessin de notre prochain numéro, nous verrons le distingué visage de cette artiste fine et savante, où nous retrouverons non seulement la Française, mais encore toute la Parisienne.

NANCY-VERNET

A l'ami Adrien Bernheim.

Vingt Ans de Théâtre

L'Ancien Théâtre d'Application

Un voyage au pays des souvenirs, même mélangés de tristesse, vous fait souvent revivre des heures exquises; un rien, parfois, évoque en vous un temps éloigné où la jeunesse prêtait aux illusions douces, un semblant de réalité.

Mais combien disparus ces rêves du printemps de la vie; les illusions s'en sont allées en raison directe de l'arrivée des années qui, vertigineusement successives, vous précipitent vers ce point final où se trouvent l'oubli et le grand repos.

Ce sentiment mélancolique du souvenir, je l'ai éprouvé l'autre jour en passant devant le 18 de la rue Saint-Lazare; à la porte d'une salle qui me fut chère, maintenant vouée, sous un autre nom, à un genre tout différent.

Là, fut la Bodinière, qui, lors de sa fondation, s'appelait : *Théâtre d'Application*, aujourd'hui à jamais disparue.

Ce Théâtre d'Application, rendez-vous de la haute société parisienne, fut créé en 1888, par M. Charles Bodinier, ancien secrétaire général du Théâtre national de la Comédie-Française, au lendemain de sa représentation de retraite qui eut lieu dans la vaste salle du Palais du Trocadéro.

M. Charles Bodinier, dans son cabinet de travail.

A la fondation, le Théâtre d'Application était un tout petit coin de Paris, ou pour mieux dire, un coin du cerveau de Paris; on y pensait beaucoup, on y travaillait beaucoup également.

Ce nom de Bodinière vint ensuite, c'était une appellation un peu cavalière inventée par le boulevardier qui, à la fois, rappelait le nom de son fondateur et par ses mesures restreintes sous-entendait le nom de bonbonnière.

Bonbonnières ? ces petites boîtes qui passent dans la main élégante des femmes; menues sucreries prises entre les repas, pour faire trouver les heures moins longues aux lèvres gourmandes, et c'est bien là ce que le public parisien était venu chercher au Théâtre d'Application.

Point de vedettes assurant le succès tenace et les gloires de convention, rien de ce qui constitue le théâtre moderne où les recherches d'art, par nécessité, cèdent souvent le pas aux préoccupations commerciales, cela était inconnu au 18 de la rue Saint-Lazare. On y faisait de l'art à la façon des cigales, et, je le dis à la gloire de Charles Bodinier, les fourmis en eurent la fièvre de jalousie.

Touchant à tous les genres : le drame, la comédie, le théâtre et ce qui n'est pas le théâtre, la prose naturaliste et la poésie éthérée, la vie et l'idéal, le rire et les larmes, on a tout essayé, n'ayant pour méthode que de n'en pas avoir, n'ayant pour loi que d'offrir aux délicats un régal varié et toujours de haut goût.

D'ailleurs, il semble qu'une baguette magique eût frappé les trois coups sur cette scène de l'éclectisme contemporain, et notre illustre et regretté maître Francisque Sarcey, trouvait tout naturellement sous sa plume, pour parler du Théâtre d'Application dans la *Revue Illustrée*, la formule consacrée qui sert ordinairement d'exode aux contes de fées.

La plus haute récompense accordée au petit théâtre, pour les services qu'il rendit, fut le concours de l'État, qui chaque année, sur le budget des Beaux-Arts, le subventionnait de quelques billets de mille francs.

Ce théâtre était devenu un vrai champ d'exercices pour les jeunes en général, artistes, auteurs, peintres et musiciens mêmes.

N'est-ce pas sur cette petite scène que fut donné *Le Cœur et le Sang*, drame de Manuela ? On sait que sous ce pseudonyme se cache le nom de la plus affable des duchesses, qu'un deuil terrible frappait plus tard, deuil glorieux auquel la France toute entière prit part.

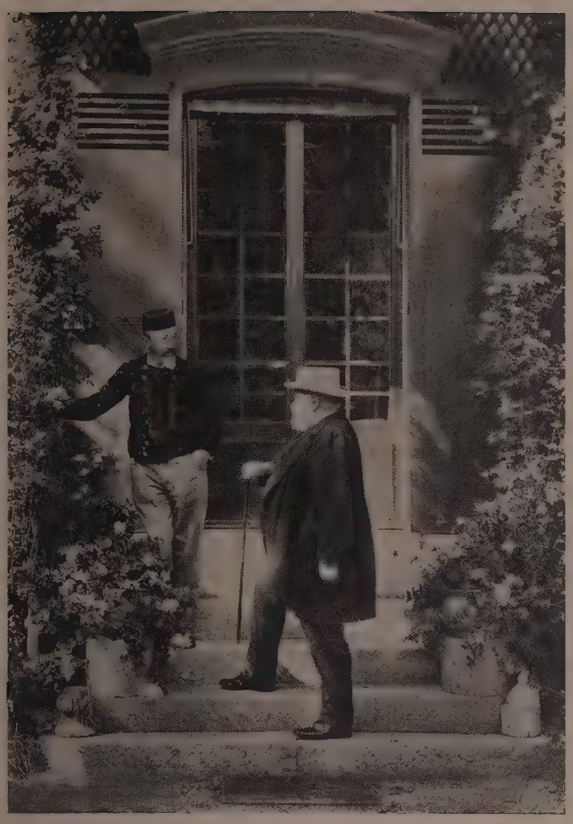
Après nous assistâmes aux essais du marquis de Castellane, du duc de Massa, de MM. de la Tombelle, de Marivaux, Biard d'Aunay et d'autres encore.

Parmi les professionnels, au hasard de la mémoire, je citerai, Daudet, Armand Silvestre, Paul Bonnetain, MM. de Porto-Riche, Maurice Bouchor, Jean Richepin, Catulle Mendès, Edmond Haraucourt, Jean Lorrain, Gyp, Charles Grandmougin, Oscar Métenier, Alfred Bruneau, Francis Thomé, Evariste Mangin, Henri Amic, Auguste Germain, Alexandre George, Gabriel Vicaire, Léon Gandillot, Paul Eudel, de Gastyne, Jules Oudot, Gandrey, de Gorsse, Eugène

Vue de la galerie d'entrée et de la salle de spectacle de la Bodinière, dessin de G. Fraipont pour illustrer le programme du Théâtre d'Application.

(Appartient à l'*Illustration*).

Une représentation de *La Passion*, d'Edmond Haraucourt, à la Bodinière.



M. Francisque Sarcey chez M. Jules Claretie, à Ville-d'Avray
(Photographie qui fut longtemps exposée dans la salle de la Bodinière).
Communiqué par l'*Illustration*.

Gugenheim, Le Faure, Simone d'Arnaud, André Wormser, Chabrier, et j'en oublie.

Les matinées musicales organisées sous le titre *Une heure de Musique nouvelle*, par Mme Mary Samary et Charles Lenormand, firent défiler tous les prix de Rome, depuis Chabrier en passant par André Wormser et Gustave Charpentier pour arriver alors au jeune Eugène Bloch.

A la table des conférenciers s'assirent successivement, les mercredis et les jeudis de chaque semaine : Francisque Sarcey, Jules Lemaître, Brunetière, Anatole France, Catulle Mendès, Henry Fouquier, Armand Silvestre, Jean Richepin, Sully-Prudhomme, Hugues Le Roux, Henri Bauer, Auguste Germain, Ganderax, Paulian, Jacques Normand, Delaunay père, Mme Marie Laurent, MM. Georges Boyer, Clovis Hugues, Camille Bellaigue, Maurice Donnay, Fernand Vanderem, Maurice Bouchor, le sar Peladan, Coquelin aîné, Coquelin cadet, George Vanor, Maurice Lefèvre et j'en passe.

Tout spécialement, je dois citer un érudit spirituel : lisez ses œuvres, vous trouverez-là une note de droiture et un sentiment qui reflètent l'âme bonne et honnête de mon cher vieil ami Roger Milès, le philosophe de la *Cité Misère*, de *Nos Femmes* et de *Nos Enfants*; le poète des *Veillées noires* et des *Pages d'autrefois*.

Passons maintenant aux comédiennes et aux comédiens.

Dans le principe, les artistes qui devaient paraître sur la scène du Théâtre d'Application devaient être empruntés aux classes de déclamation du Conservatoire; mais, vous le savez, il en est des principes comme de toutes choses, le temps et l'occasion les modifient.

Des emprunts furent faits, certainement, aux classes de Got, Dupont-Vernon, de MM. Worms, Delaunay et Silvain et même aux cours externes, tels ceux de Guillemot et Masset.

Mais l'Application exerçait un tel attrait dans le monde des théâtres, que les artistes les plus en renom se firent une joie de s'y entendre applaudir, ce fut : Marie Laurent, Judic, Réjane, Suzanne Reichenberg que l'histoire appelle toujours la petite doyenne, Coquelin, le grand voyageur, ce pauvre Marais, Saint-Germain, Taillade, cet admirable comédien; puis Coquelin cadet le monologuiste impénitent, le chanteur mondain Gibert, mort pendant que sur Paris soufflait un vent de folie; Chelles, Victor Maurel, Félix Galipaux, le fantaisiste échevelé ; Marthe Brandès, Renée du Minil, Mme Amel, cette pauvre Renée de Pontry, Roger Miclos, Pierre Achard, Hirsch, Candé, Félicia Mallet, Yvette Guilbert, Marie-Anne Feriel, Litini et d'autres encore apportèrent leur talent au public des matinées et des soirées.

Les jeunes arrivèrent à leur tour tels : Jacques Fenoux, Abel Tarride, de Max, Clerget, Jean Périer, Eugène Damoye, Esquier, Paul Franck, Lugné-Poë, Prince, Louis Baron, Mitrecey, Fordyce, P.-L. Flers, aujourd'hui le revuiste à la mode, Krauss, Laroche, Siblot, Bel, Dauvilliers, Paulet, Rozenberg, Garbagni, Mondellot, Bertal ; Mmes Moreno, Grumbach, Blanche et Alice Dufresne, Jane et Blanche Thomsen, Wanda de Boncza dont le talent se révéla dans *l'Art*, de Thalasso, Marguerite Esquilar, Salmon, Berry, Sarah Piernold, Suger, et d'autres dont les noms m'échappent.

Quant aux anciens, ils firent sur cette petite scène une nouvelle moisson de jeunesse.

Enfin, pour réaliser son rêve d'un cercle où tous les arts seraient représentés, Charles Bodinier nous fit voir le spectacle de gracieux ébats chorégraphiques, et dans la longue galerie qui servait de foyer-potinière aux élégantes habituées, il accrochait des tableaux où les tendances modernes s'affirmaient dans le pinceau de peintres encore peu connus, illustres le lendemain.

Impressionnistes, vivants coloristes bien français, poètes de la palette qui savaient lire le paysage et chanter la nature, observateurs sagaces qui, dans une synthèse étrangement subtile, notaient les expressions et le geste.

Charles Bodinier les eut tous : les Chéret, les Renouard, Forain, Dagnaux, Gyp-Bob, Vogler, Richard Ranft, Jean-Jacques Rousseau, Sinet, Bac, Pinel, Pollack, Lewis, sans oublier les femmes artistes : Mmes Guerard-Gonzalès, la regrettée Delance-Feuregard, Berna-Blanc, Jeanne Breslan, Jehanne Mazeline.

Le Théâtre d'Application donnait également asile aux cercles littéraires qui, à cette époque, se fondaient de toutes parts : ce fut le Cercle Funambulesque que dirigeaient Michel Carré et Larcher, le Cercle des Escholiers, que présidèrent MM. Robert de Flers, Georges Bourdon, Robert Gangnat, aujourd'hui le jeune et élégant agent de la Société des Auteurs dramatiques.

Bref, du matin au soir et du soir au matin, c'était un va-et-vient incessant dans cette ruche artistique.

Mais, hélas ! tout passe, tout casse; avec le temps, la concurrence fit naître des salles similaires; les tentatives de Charles Bodinier dévièrent et furent paralysées.

Autour de cette fondation si vivace, d'autres exploitations végétèrent, faisant le vide en cette jolie Bodinière qui fut le coin le plus athénien de Paris, le coin le plus parisien de l'Athène moderne.

CHARLES AKAR.

Cl. Reutlinger

Mlle Reichenberg en 1875.

M. Eugène Larcher, rôle de Pierrot dans *Une Bonne Fortune*, pantomime de Th. Massiac et Laurent Grillet. Tableau de Picard.

Cl. Studia-Lux.

M. Herbidon . M. d'Aguzani . M. Montoya . . M. Gravier M. Lenormand . M. Crosnier

Auteurs du Grand-Guignol.

THÉATRES A COTÉ

LES CAPUCINES. — Quel embarras de distinguer, dans la nouvelle série ordonnée par la Direction des Capucines, l'œuvrette vers laquelle alla l'unanimité des suffrages!... Toutes les comédies eurent l'heur de l'applaudissement, toutes les fantaisies virent, en fin de conte, réclamer leurs auteurs — sans grand enthousiasme, il est vrai, ni manifestations bruyantes, ni l'ordinaire concert d'éloges au flux des gorges mûres ; mais à l'entière satisfaction, dans la tiède atmosphère des succès reposants, et la joie qu'affirme le sourire continu et le rire qui parfois s'esclaffe.

Au *Satyre d'Anguille-sous-Roche*, j'ai reconnu l'habileté et l'esprit de MM. Marsolleau et Quillardet.

GRAND-GUIGNOL. — Et voici encore une bonne soirée, passée mi-partie dans les ris, mi-partie dans les larmes. Au reste, le début — *Mongenod*, de M. Marcel Herbidon — n'était pas sans promesses; il présentait une situation amusante : l'émoi du vertueux professeur Mongenod en apprenant la conduite de son fils surpris à l'entretien d'une maîtresse, et quelle maîtresse ? une fille faisant une faute à chaque mot !

Quelques coins d'observation ne déplurent pas en cette petite affaire, qui fut bien jouée par M. Werney, M^lles^ Marcelle Bailly et Perret.

Ce cochon de Morin, vous le connaissez, c'est la plaisante histoire, contée par Maupassant, d'un provincial ayant voulu embrasser une femme en wagon et de ce fait sous le coup de poursuites si l'offensée ne retire pas sa plainte. Un ami se charge du retrait et l'obtient... en agissant de façon beaucoup plus criminelle que le Morin, vraiment mal qualifié. L'adaptation qui suit de très près la nouvelle ne saurait être meilleure, MM. Montoya et d'Aguzani sont à complimenter, de même l'interprétation excellente : MM. R. Bussy, Ratineau, M^lles^ Bailly et Pierval.

M. R. Bussy, du Grand-Guignol.

Dessin de Blasco.

Cl. Mathieu-Deroche.

Une scène du *Chirurgien de service*.

Si *Le chirurgien de service*, de MM. Johannès Gravier et A. Libert, n'est pas une pièce dans la stricte acception, c'est, en revanche, une scène réellement impressionnante et une bonne action. Elle initie aux mystères des salles de garde, montre l'indifférence des praticiens devant la maladie et même la mort, et fait abhorrer les règlements désuets qui n'accordent qu'à un seul chirurgien désigné le droit de procéder aux opérations dont la pratique secondaire pourrait sauver des existences. C'est pourquoi le chirurgien et ses internes, MM. Tunc, Brizard, Jobert, Werney, ne reçurent pas un accueil d'hôpital.

Une scène de la *Folie blanche*.

Du second drame, la *Folie Blanche*, de M. R. Lenormand, le caractère est certainement tragique, mais... ce n'est que le récit d'un accident — aperçu à bout de longue-vue par un guide qui met les parents d'imprudents alpinistes dans des angoisses terribles, pour annoncer enfin la chute mortelle — longue relation traduite avec grande intelligence par M. Brizard, et de certain effet.

Pour chasser l'impression triste, il fallait *Un peu de musique*, de MM. Crosnier et Eugène Fourrier, je dirai même du rire à grand orchestre, car la manière employée par M. Bussy pour emporter le mobilier d'un musicographe est hilarante. Sous prétexte d'admiration, il se fait recevoir, en profite pour raconter ses déboires conjugaux, s épouvantables que la folie le prend, qu'il menace de meurtre, ouvre à des complices qui, soi-disant pour préserver le musicien, l'enferment et opèrent un déménagement en règle — laissant pourtant une toile : un faux Corot.

Mlle Marguerite BRÉSIL
(Manteau de Redfern).

Studia-Lux.

Mlle Marguerite Brésil, dans *Collabo*.

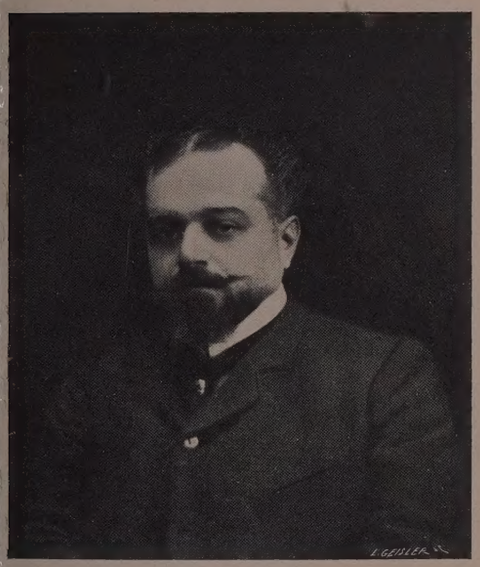
LES DEUX-MASQUES. — De la salle nue, humide, froide et sombre, où la Robinière exerça son commerce, il ne reste rien. Sur l'emplacement s'élève maintenant un théâtre parfaitement agencé, au goût moderne, très gai, très clair, sans que la vue se blesse de la lumière trop vive, ceci grâce à un système d'éclairage qui, invisible, projette sur la blanche vernissure du plafond l'irradiation d'ampoules.

Et le programme est intelligemment conçu. Selon la règle adoptée dans les théâtres à côté, il procède d'alternance, fait passer de l'aimable au sévère, de la comédie légère au drame poignant, et récrée par l'expression bouffonne des travers. Je croque rapidement *Le petit radis rose*, gentil hors-d'œuvre, offert par M. Monet, pour suivre dans *Son premier voyage* l'altesse conduite par MM. Xanrof et Guérin — un voyage charmant, animé de joyeuse satire, tout empli de jeunesse enamourée, échangeant de jolis propos, des impressions naïves et tendres, des baisers... et d'ultimes caresses, délicatement attristées. Ainsi, sous l'égide protocolaire, malgré le décret réglant le cérémonial, s'accomplit l'initiation du jeune roi Ludovic par la ballerine Alliette II, ces personnages, incarnés par M. J. Berry et Mlle Delphine, dans l'union la plus ingénue et la plus appréciée, compliment qui s'adresserait intégralement à MM. Violette et Saint-Paul — chef du protocole et camérier — si l'ingénuité ne leur était interdite.

M. Léo Pouget.

Dans la *Ruse*, de MM. Claude Roland et J. Hersent, l'amour perd sa frivolité souriante et clame son désespoir. C'est moins drôle, mais pourtant intéressant, d'autant plus que le drame se passe intimement, dans un milieu habilement présenté et dans le heurt de caractères bien étudiés. Trouvant opposition à son mariage avec sa maîtresse, Jacques Gerfaut, augurant favorablement de la connaissance, présente la jeune femme à ses parents, des paysans, en la donnant comme épouse d'un ami. Hélas! le lendemain, il apprend qu'il est trompé. Un acte de violence dévoilerait la ruse... Elle ne se dévoile pas. Prétextant d'un rappel immédiat, Jacques chasse les coupables, étouffant sa colère sous des protestations d'amitié, donnant à sa douleur la raison de solitude. — Tu pleures de te trouver seul... Eh! bien, va chercher ta femme! dit le père.

Ce rôle de rural, fruste, hilare, vaniteux, bourru et bienfaisant, joué à la perfection par M. Séverin-Mars, a plus d'une fois soulevé la salle émue par l'action et charmée par l'exacte variété des détails; de même s'est distingué M. Vallières — *Jacques* — en toutes ses scènes, dans la joie comme dans la souffrance, principalement à la révélation de la trahison, pâle, tremblant, cependant que, d'autre part, le vieux Gerfaut riait de l'aventure, ignorant le drame. Aussi excellente Mme Benedict, maternelle affairée et clairvoyante, consolatrice désignée; et corrects M. Gréhan et Mlle Paule Nancray.



M. Xavier Roux.

Dix-sept personnages s'agitent dans *Gonzague*, la pièce de M. Pierre Véber. Vous en comprendrez toute la gaieté en apprenant qu'un mari cherche le collaborateur de sa femme et croit le trouver à l'arrivée de chaque invité. Entre autres, il soupçonne un accordeur de pianos, figurant un marquis, bernant, berné : M. Morton, dont les répliques et les gestes font mourir de rire. Il n'y en a pas que pour lui! MM. Miller, Violette, Saint-Paul, Berry, Gréhan, Girard. Mmes P. Nancray, Benedict, Koch, Lepage, Herland, Preyval, J. de Lys, Jane Léo, etc., tous et toutes ont leur mot — et le placent.

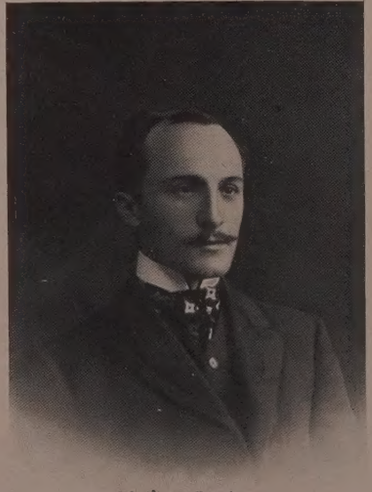
AUX MATHURINS. — La *Sonate au clair de lune* allant piano vers la centième, le changement n'a porté que sur quatre pièces du spectacle. Les nouvelles valent-elles les précédentes? Je ne l'affirmerai pas absolument, tout en reconnaissant certaines qualités à *Bien-Aimé*, dont Mlle Suzanne Gallet s'est tirée avec beaucoup d'adresse, et en admettant l'intérêt psychologique du *Démon*, scène d'amour très spéciale, trouvant sa volupté dans la souffrance, dans la haine *qui est au fond de tout amour*, sentiment qu'ont traduit Mlle Feray et M. Renoux avec toute la fougue exigée par leurs rôles.

Mais, je loue sans restriction l'opérette fantaisiste de MM. Xavier Roux et Léo Pouget, *Collabo*, pièce de bonne compagnie, parisienne jusqu'au bout des ongles, qu'elle sort d'ailleurs fréquemment, sans marquer l'égratignure, tel un geste de jolie fille montrant de purs orients dans un malin sourire — en l'occurrence le sourire de Mlle Brésil, fauvette légère, vive, enjouée et vêtue... comme un oiseau de paradis. Ah! le ravissant ornement! Aussi bien, son succès alla croissant, comme celui de MM. Milo de Meyer et Victor Boucher : l'un, diplomate en gestation dramatique, l'autre, comédien en mal de production, collaborateurs d'un drame finissant en extrême folie. De *Collabo*, tous les airs seraient à signaler, mais trois sont particulièrement remarquables : les *Lettres*, le *Lys* et *Faisons chanter le diplomate*, qui feront des timbres de revue.

NOUVELLE-COMÉDIE. — Les *Goules*, sombre esquisse de MM. Lorrain et Esquier; la *Bataille de Mithylène*, comédie infiniment perverse et spirituelle de M. Pierre Mortier; *Par Amour*, piécette très fine de MM. Germain et Trébor, et la *Nuit rouge*, drame de MM. Charles Foley et A. de Lorde, ont fourni une longue série de représentations. La *Nuit rouge*, dans laquelle un aiguilleur sacrifie sa fiancée au salut de centaines d'êtres est d'un effet saisissant. Mais aussi, quelle vérité dans la mise en scène! cette nuit brumeuse traversée de lueurs et de signaux, ces trains passant en des bruits effrayants.....

J'ai retrouvé en ce lieu bien fréquenté le sympathique Gouget, toujours aussi tragique et Mlle Flore Bergeys dont l'ingénuité sait se dédoubler à bon escient.

HENRY FRANSOIS.



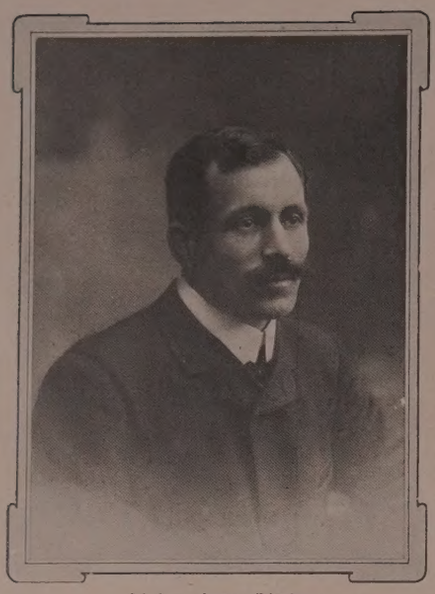
M. Victor Boucher.

M. Milo de Meyer.

Clichés Studia-Lux.

SPORTS

L'ART DE SE DÉFENDRE EN SORTANT DU THÉATRE



M. le professeur Régnier.

LE JIU-JITSU. — Annoncé longtemps à l'avance, remis, abandonné faute de sportsmens consentant à servir de témoins dans un combat qu'on craignait devoir tourner quelque peu à la sauvagerie, organisé discrètement par peur d'un veto de la police, le match Régnier-Dubois a enfin déroulé ses péripéties à l'usine Vedrine, à Courbevoie, devant la fine fleur des friands de sports... et de duels.

Rien de grave, heureusement !... Les timorés en ont été quittes à bon compte. Tentative de coup de pied bas, par Dubois, esquivée lestement par Régnier... un bond de jaguar..., un corps-à-corps rapide..., chute double... et Dubois, la gorge enserrée par la jambe de son adversaire, le bras gauche tordu, crie : « Halte ! » Ça a duré vingt-six secondes !

Les fervents des sports européens rient... jaune... ainsi que les capitalistes qui ont payé leur place jusqu'à deux louis ! Des émotions à deux francs la seconde, c'est cher !

Parade surprise de gorge par torsion du bras et du poigne

Brillante victoire pour Régnier, à coup sûr. Mais, est-ce une affirmation de la suprématie des importations jaunes sur les traditions blanches?... Tel n'est pas l'avis de tous les docteurs ès-athlétisme. D'aucuns, parmi les meilleurs, protestent et s'appuient sur de vieux documents établissant péremptoirement que certains coups du « Jiu-Jitsu » étaient connus et appliqués en Europe au XVII[e] siècle déjà. On rappelle, à juste titre, que la race rouge... ou, tout au moins, les Apaches des bords de la Seine, s'en servent d'une façon courante.

Possible, mais il est néanmoins évident que le « Jiu-Jitsu » est une édition complète et corrigée de tous les « coups », bons ou mauvais, par lesquels un homme vif et souple, de force et de taille moyennes, peut riposter victorieusement à l'attaque brutale d'un adversaire plus grand, plus lourd et plus fort que lui, fût-il expert à la boxe et à la savate.

Diable, alors me direz-vous... Mais quand nos sympathiques rôdeurs se seront instruits en regardant les journaux illustrés... il n'y aura pas gras pour les noctambules, quelle que soit leur poigne. Rassurez-vous, âmes sensibles ! cette petite affaire-là, sans comporter au fond des procédés bien secrets ou bien nouveaux, n'est pas à la portée de tout le monde ! On lit J-I-U-J-I-T-S-U, mais on doit — quand on sait — prononcer « Diou-Giste »... C'est un symbole ! Avoir bien regardé une image, une photographie, fût-elle parfaite, ce n'est pas savoir exécuter le « coup » représenté, ni surtout être capable de l'utiliser à propos. Cela ne s'apprend pas en un jour... et souvent même ne s'apprendra jamais... car les « trucs » de ce jeu sont très nombreux, très variés, se prêtent à tant de combinaisons subtiles, exigent une telle précision dans l'exécution, qu'il ne suffit pas de l'avoir beaucoup étudié, fût-ce sous la direction d'un maître expérimenté, voulant et sachant, comme Régnier — ce qui est rare surtout chez les vrais Japonais — expliquer le pourquoi et le comment. Il faut encore et surtout être capable d'en appliquer les préceptes avec intelligence et à-propos, et pour cela il faut être doué d'une mentalité spéciale, à faculté de décision rapide, desservie par la souplesse et la vivacité physiques qui, seules, permettront l'exécution précise et foudroyante de la contre-attaque appropriée, instantanément conçue : *temps* à prendre pour couper l'attaque de l'adversaire ; *rentrée* par laquelle on a chance de le dominer.

J'ajoute que Régnier avait beaucoup pratiqué la lutte, la boxe anglaise et française, voire même l'escrime, avant de se mettre à étudier le Jiu-Jitsu au Japon d'abord et en Angleterre ensuite, avec le maître Mia-Ki, qui en a organisé l'enseignement à l'école de Woolwich... et je rappelle que pour combattre avec succès un ennemi, une condition essentielle est de connaître les moyens dont il dispose.

Parade contre le coup de tête avec coup du lapin.

Donc, il ne faut pas compter arriver vite et facilement. Que si vous en doutez, allez faire un tour rue de Ponthieu, à l'École Japonaise de Jiu-Jitsu et tâchez de voir Régnier en fonctions... par exemple, lorsqu'il donne simultanément la leçon aux six agents de la Sûreté envoyés par le préfet de police pour s'instruire d'abord, et ensuite pour servir de moniteurs à leurs collègues, en vue de diminuer les « casses » un peu trop fréquentes qui résultent des collisions avec les malfaiteurs. Ce sont des gaillards solides ou d'anciens moniteurs de l'École de Joinville, souples et lestes, admirablement préparés.

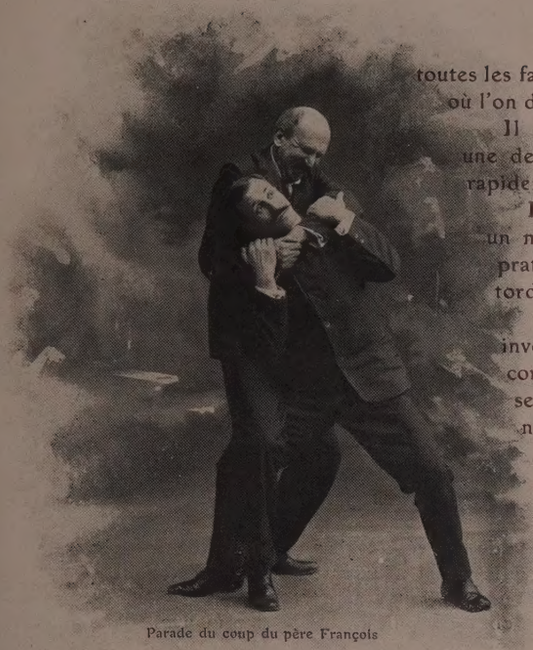
Régnier, petit de taille, d'apparence souffreteuse, joue avec eux comme le chat avec la souris. — *« Voulez-vous vous coucher par terre ?... »* Une petite clef au poignet, sans force apparente et l'homme s'affale en poussant un petit *ah !* significatif.

Régnier s'étend à son tour. *« Prenez-moi comme vous voudrez, cherchez à m'immobiliser avec vos jambes, comme ceci... »* Quelques secondes... on entend *ah !* ou une main qui frappe à terre... et ce n'est pas le professeur qui demande grâce ! Quand l'élève, invité à appliquer la leçon pratique qu'il vient de recevoir, s'y essaye à son tour, il lui faut recommencer bien des fois sur un sujet complaisant avant d'avoir saisi la nuance et fait le coup avec la précision indispensable pour qu'il soit efficace !

Il faut d'abord apprendre à tomber utilement — *« Tomber est un art et tomber est un plaisir »*, disent les Japonais — et l'on doit tomber, non pas en souplesse comme les gymnastes, mais de

Clichés Studia-Lux.

Cl. Studia-Lux



Parade du coup du père François

toutes les façons, en se recevant sur les avant-bras. La meilleure garde du Jiu-Jitsu est à terre, où l'on dispose entièrement et simultanément de tous ses moyens d'action, tête, jambes, bras.

Il faut s'habituer à accrocher son adversaire en tombant avec lui... et à préparer une de ces terribles *clefs* au bras, au poignet, au pied, au cou, etc., qui le réduiront rapidement à merci avant qu'il se soit repris lui-même.

Il faut savoir l'immobiliser en se servant des jambes, en pesant de tout son poids sur un membre, tandis qu'on lui applique d'un autre côté une bonne clef... correctement pratiquée. Il faut pour cela apprendre à immobiliser une articulation pour pouvoir en tordre douloureusement une autre, sans force nécessaire.

Il faut concevoir à propos une « diversion » qui, en provoquant un mouvement involontaire de l'adversaire, mettra à votre discrétion une partie quelconque de son corps ou de ses membres et vous permettra d'exercer l'action décisive sur le « point sensible » ; il faut connaître ces points sensibles, et savoir les trouver instantanément.

Une ceinture convenablement prise en « Jiu-Jitsu », le coude, le tibia bien employés peuvent mettre fin à la lutte en froissant des muscles délicats; certaines torsions du poignet, du pied, de l'avant-bras, du genou ou de la tête sont irrésistibles — un coup de reins ou de ventre donné à propos peut vous rendre la supériorité au moment où tout semblait perdu. Le Jiu-Jitsu a tant de ressources qu'on doit résister et qu'on peut espérer vaincre, tant qu'on n'est pas mort.

Cl. Studia-Lux

La finale.

Mais pour tout cela, il y a la « manière » — qui ne se devine pas — et si le coup n'est pas porté avec la précision et la rapidité indispensables, il est inefficace et facile à parer.

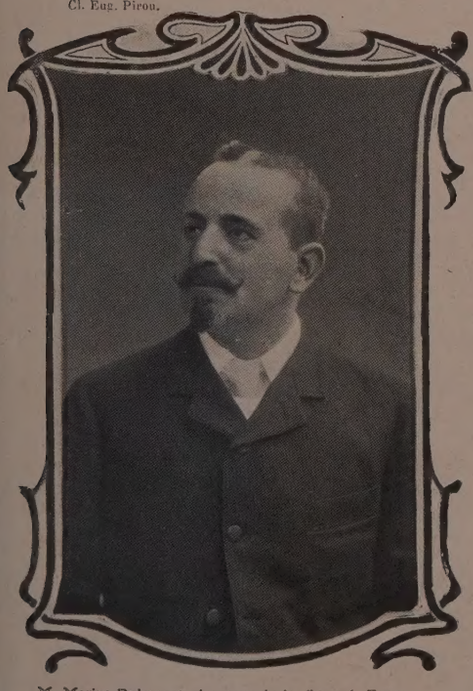
Donc, travaillez le Jiu-Jitsu, et travaillez-le bien des muscles et de la tête, noctambules, mes frères, artistes ou clubmen, qui aimez à circuler tard dans Montmartre et Paris... vous pourrez plus tranquillement souper sans crainte de vous attarder — et vous narguerez les rôdeurs.

Le « Jiu-Jitsu » — traduction approximative : « l'art d'être mol » ou « de vaincre sans force » est un sport essentiellement raffiné. Qu'il soit ou non — très partiellement en tout cas — importé d'Europe, il est bien dans son ensemble et dans ses règles une création de ces Japonais insaisissables et toujours souriants, petits de taille, mais vigoureux et souples, dont l'énergie a étonné le monde ; il est bien adéquat à leur tempérament national et, s'ils ont imité quelque peu, ils ont beaucoup perfectionné et admirablement codifié son enseignement, comme ils ont réglementé celui de la « Volonté » dans leurs écoles. Il est resté chez eux un sport de Samouraïs ; il est et restera chez nous un sport pour habits noirs. (1)

LES GRANDS CHAMPIONNATS DE LUTTE. — *Coupe de France*, don de M. Dubonnet, organisée par *l'Auto*, aux Folies-Bergère. — *Championnat du Monde de Lutte*, organisé par les Sports, au Casino de Paris, patronné par la Ville de Paris.

Voilà du gâteau sur la planche pour nos belles élégantes, curieuses de torses massifs et de muscles en saillie.

Cl. Eug. Pirou.



M. Marius Dubonnet, donateur de la *Coupe de France*.

Que n'ai-je à ma disposition l'antique porte-voix avec lequel le tonitruant Marseille nous appelait autrefois à Neuilly, pour célébrer dignement le passionnant spectacle que les deux music-halls ont, chacun de leur côté, si merveilleusement encadré, et, les admirables athlètes qu'ils mettent si bien en valeur !

« Allons, mesdames et messieurs ! on prend ses places, on prend ses billets ! Il y a foule et on refusera du monde !

Profitez des deux promenoirs étagés et parfaitement découverts, que vous offre le Casino de la rue Blanche. De tous les points de son hall immense, tout le monde pourra applaudir dans ses victoires nouvelles, le champion d'hier, connu et aimé ; tout le monde pourra voir les soleils de demain se dégager petit à petit de la pléiade d'étoiles de première grandeur, que, des pays les plus lointains, Paris, centre mondial d'attractions, rassembla pour nous charmer !

Il en est venu de tous les pays, de tous les coins de l'Europe, de l'Afrique, de l'Océanie, de l'Amérique et des pays circonvoisins... y compris des écoles de Toulouse et de Bordeaux, dont la discorde, en ce moment, terrifie l'univers !

Allez, capitalistes dilettantes, vous abonner au ring des Folies-Bergère... et dépêchez-vous si vous voulez être casés.

En avant la musique ! »

JEAN DYDE.

(1) Je prie l'aimable lecteur qui discutera mon opinion, de prendre note que je ne suis ni grand, ni très fort ; le Jiu-Jitsu m'a paru susceptible de me procurer les moyens de me défendre — sans armes — et de me tirer d'affaire dans de cas où je n'aurais pas pu l'espérer sans lui, je lui en témoigne ma reconnaissance anticipée. D'ailleurs, je compte fermement que *Régnier*, à la soirée du *Pélican-Athlétic*, et *Igashi*, chez *Bostock* feront la preuve de la valeur du Jiu-Jitsu, à ce point de vue, tout au moins.

Les Tréteaux de la Mode

...Et voici la guerre allumée !

Rassurez-vous, il s'agit d'une lutte courtoise, d'une guerre en dentelles, tout au plus. Les modes Empire, prônées par un couturier fameux, ont vu se dresser devant elles un adversaire sérieux, le Louis XVI qui triompha, l'autre soir, à la Renaissance.

Vous avez souvenir des merveilles de la *Marche nuptiale*, au Vaudeville — nos illustrations fixeront d'ailleurs les distraites — malgré cela, *Bertrade* nous a causé de véritables éblouissements.

Faut-il citer la première toilette de Mlle Brandès : en linon brodé crème, le corsage virginalement drapé en fichu sur la poitrine, garni de valenciennes blanches et de ruban dégradé, rose et jaune, est serré à la taille par une ceinture fermée par un nœud cloué de vieux strass. Une rose à la ceinture, et la fière Bertrade ressemble ainsi à une belle lady peinte par Gainsborough.

Du même style, les robes de Mme Darcourt :

En mousseline noire sur transparent blanc. Boléro de mousseline plissée sur haute ceinture de satin noir, éclairé d'un gilet en velours bleu Nattier. Cravate et jabot d'alençon. Manches en velours Nattier garni d'alençon et de ruches de chantilly et tulle noir. Col revers chantilly, souligné d'un biais de velours où courent les mêmes ruches qu'aux manches. La jupe plissée est ornée, au bas, d'entre-deux en zigzags bordés de petites ruches.

Et la jaquette de velours côtelé marron avec longues basques, que Mlle Brandès exhibe au quatrième acte ! Rien que le col châle en moire jaune, bordé de vison, est une trouvaille de génie.

A côté de ces élégances de haut style, Mme Judic donne une note particulière, toute de sobriété et de goût. Avec Mlle Marie Magnier, Mme Judic est la duègne la mieux habillée du Tout-Paris de la rampe. Sa toilette du deuxième acte a été détaillée par toutes celles qui, comme la tante de Bertrade, n'ont pas renoncé, après avoir vécu, à vivre pour les autres.

La voulez-vous ? En voile gris-fer sur transparent orchidée. Corsage orné de bretelles de guipure grise sur mauve. Jupe plissée soleil, ornée, près du bord d'un entre-deux de guipure.

Il y a bien d'autres toilettes encore, dans *Bertrade* : toilette bleu pastel de Mlle Brandès, au second acte ; robe blanche de Mme Darcourt, au quatrième acte, celle-ci toute en mousseline de soie, recouverte d'un habit de pékin blanc plissé avec pans..., il y a même un costume d'intérieur, porté par le duc, au premier acte, que tous ces messieurs de l'orchestre approuvaient fort : veston en loutre doublé de satin cerise, s'ouvrant sur un gilet de velours marron. Mais d'autres *premières* nous réclament.

C'est ainsi que le Théâtre-Molière, très boulevardier, malgré son éloignement, a monté très élégamment son nouveau spectacle. *Fred*, la sentimentale doctoresse, est spirituellement habillée, d'abord d'un tailleur classique, dont toute l'originalité réside dans la nuance, un *tilleul* vif ; ensuite, d'une robe en mousseline de soie cannelle, cerclée de biais de velours miroir, qui nous achemine vers le style Empire triomphant à l'acte de la soirée.

A côté de la doctoresse, Marguerite Caron, s'il vous plaît, Mlle Corbé, une débutante, nous démontre, au dernier acte, que souvent l'habit fait le moine. Son fourreau de drap carmélite, sobrement orné, est souligné drôlement par l'étrange toquet qui la chapeaute.

Et à propos de chapeaux, vous savez la nouvelle... On ne parlait que de cela, à la *première* de *Miarka*, l'autre soir. Ce n'est plus d'une guerre, mais d'une véritable révolution qu'il s'agit. Les Italiens, moins galants que les Français, ont signifié aux belles Romaines leur inexorable ostracisme. Plus de chapeaux au théâtre. Au Constanzi, des spectatrices dont le chef était trop hardiment empanaché, ont été contraintes à quitter la salle. Et la polémique de recommencer de ce côté des Alpes, comme chaque année d'ailleurs, à l'entrée de la saison théâtrale.

La question des chapeaux ! Hélas, elle est aussi insoluble que celles, tout aussi souvent posées, de l'extinction du paupérisme, ou de la suppression des impôts.

Jamais les femmes ne renonceront à ces gracieuses envolées de plumes, d'aigrettes, qui rappellent ces êtres légers, leurs frères, les oiseaux dont elles ont le babil gracieux, la voix charmeuse.

— Le béguin ? ?...

— Eh oui, j'entends bien, mais le béguin sied à peu de visages. Il demande une extrême jeunesse, une grande régularité de traits, sinon, il est ridicule. D'autre part, la facilité de son exécution l'a vite rendu d'une écœurante banalité.

Alors ?

Question insoluble, vous dis-je, à moins que Messieurs les directeurs de théâtre prennent une grande résolution, par exemple de mettre les belles madames et leurs échafaudages capillaires à des places réservées et séparent franchement le sexe laid... de l'autre.

Il est vrai que le jour où les femmes ne pourront plus papoter, critiquer, et même un peu flirter avec leurs voisins, elles ne se dérangeront plus.

Oh ! cette question des chapeaux !

ALINE GRENET.

LIVRES A LIRE

Paul MOUNET, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française, vient de publier en préface au nouveau livre de Charles MÉRÉ, la *Tragédie Contemporaine*, de très spirituelles et importantes pages que les récents événements du Conservatoire mettent d'actualité. Avec notre confrère Charles MÉRÉ, Paul MOUNET montre que parmi les auteurs dramatiques modernes une tendance se manifeste à créer une tragédie nouvelle, qui, comme la tragédie classique, mais dans des formes correspondant à notre époque, mettra en scène les grands conflits psychologiques et métaphysiques qui sont à proprement parler le thème de la tragédie. Ce livre de Charles MÉRÉ est écrit en une langue vigoureuse et personnelle et il est conçu avec méthode. Imprimé sur papier de luxe, avec belle couverture et photogravures hors texte. (Bibliothèque de la CHRONIQUE)

Chez O. MIETH, 4, rue de Buci : *Richard Wagner* à *Mathilde Wesendonk*. Journal et lettres, de 1853 à 1871, traduit de l'Allemand par G. KNOPFF et précédé d'une préface de H. LICHTENBERGER. Deux volumes dont l'intérêt est très haut, car ils nous révèlent, non seulement une partie de la vie intime de WAGNER demeuré inconnu jusqu'alors, ses rapports avec sa bienveillante amie Mathilde Wesendonk, mais elle nous fournit le commentaire le plus personnel et le plus subtil pour la compréhension.

Scarron et son milieu, par Emile MAGNE. Librairie du MERCURE DE FRANCE, 26, rue de Condé. — Dans son nouveau volume, *Scarron et son milieu*, que publie la Société du MERCURE DE FRANCE, M. Emile MAGNE étudie l'existence du spirituel cul-de-jatte. Avec une rare érudition, M. Emile MAGNE nous raconte les débauches de sa jeunesse, parmi les cabarets, les théâtres, les foires, les promenades et les ruelles. D'un style imagé et évocateur, il nous le montre ensuite abbé et chanoine au Mans, mondain dans les cercles du Marais, malade à Bourbon-l'Archambault, frondeur à l'Hôtel de Troyes. Nous assistons à son mariage et enfin, rue Neuve-Saint-Louis, aux réjouissances et aux misères de son bureau d'esprit. *Scarron et son milieu* plaira à certains lecteurs comme un roman original ; les autres trouveront en lui de quoi satisfaire leurs plus intransigeants soucis de documentation.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.